

Le journal en ligne gratuit des Charentais d'ici et d'ailleurs.

Le Boutillon des Charentes



Numéro spécial

Petites et grandes histoires de notre pays Première partie



Les dragonnades

Il y a quelque temps un de nos lecteurs, professeur de son état, nous a fait savoir qu'il appréciait les articles du Boutillon relatifs aux faits historiques, et qu'il les faisait lire à ses élèves. Alors j'ai feuilleté tous les journaux que nous avons fait paraître sous forme informatique, et j'ai constaté que, dans presque tous, il existait un article sur l'histoire de notre région. La petite et la grande histoire, les deux se rejoignant d'ailleurs à plusieurs reprises.

J'ai donc eu l'idée de rassembler ces articles dans des numéros spéciaux. Voici le premier numéro, qui regroupe les événements détaillés dans les journaux les plus anciens. Un cadeau de nouvel an à nos lecteurs.

Je rappelle qu'un Boutillon spécial a déjà été édité sur « Nos ancêtres les Santons ». Il est consultable dans notre site <http://journalboutillon.com>

Bonne lecture.

Pierre Péronneau (Maîr' Piârre)

Sommaire

		Pages
Jaquette, une ancêtre charentaise de la reine d'Angleterre ... et d'autres grands de ce monde !	Pierre Péronneau	3
Éléonore d'Olbreuse, bienfaitrice des Protestants	Marie-Brigitte Charrier	7
La bataille de Jarnac racontée par le chanoine Édouard Martin	Pierre Péronneau	9
Jacquette de Montbron, dame de Matha	Marie-Brigitte Charrier	12
Le passage du futur roi d'Espagne à Écoyeux en décembre 1700	Pierre Péronneau	15
Charles François de Broglie, espion de Sa Majesté	Pierre Péronneau	19
Guillotinet et la propriété des Mouniers	Pierrette Rodriguez	24
Anthelme Collet, mon bagnard préféré	Jean Pouvreau	28

Jaquette, une ancêtre charentaise de la reine d'Angleterre ... et d'autres grands de ce monde !

Pierre Péronneau

Je n'ai pas l'habitude de lire les tabloïds de la presse boulevardière, qui parle de la vie personnelle des princesses et des stars. Pourtant il n'a échappé à personne que la Reine Elisabeth est devenue une nouvelle fois arrière grand-mère.

Coïncidence, mon ami Charly Grenon vient de m'envoyer une copie du journal Sud-Ouest du 12 février 1952, écrit à l'occasion de l'accession au trône d'Elisabeth, qui était alors *ine jhène drôlesse*. Cet article, signé par Jean Thaumiaux, montrait que les Souverains britanniques avaient une ancêtre charentaise, prénommée Jaquette. J'ai lu avec intérêt le texte, et j'ai effectué des recherches complémentaires. C'est ainsi que j'ai découvert que cette Charentaise était également l'ancêtre d'un ancien Président de la République française, d'un Prince allemand, et même des Tsars de Russie.

Je me suis dit qu'il fallait absolument que j'en informe les fidèles lecteurs du Boutillon, car c'est une histoire extraordinaire. Installez-vous dans un fauteuil avec un verre de pineau, pour être *benéze*, et écoutez ce que j'ai à vous raconter. Il était une fois, ou plutôt *Once upon a time* ... En réalité ce n'est pas un conte de fée. Certes il y a, dans mon histoire, du romantisme et de l'amour, mais il y a également de la haine, de l'adultère, du sexe et des crimes.

Je vous emmène à Vandré, en 1610 (année de la mort d'Henri IV), une paroisse située à quelques lieues de Surgères, où vit la famille Poussard. Les Poussard, seigneurs de Vandré, sont des Charentais de petite noblesse remontant au moins au Moyen Age. Ainsi aux alentours de l'année 1400, un Jacques Poussard, seigneur du Peyré, fut conseiller et chambellan du roi Charles VI.

Vers 1610, Joachim Poussard, seigneur de Bas Vandré et son épouse Suzanne Gaillard de Saint Dizant eurent la joie d'avoir une fille qu'ils pr nomin rent Jaquette. Deux ans plus tard naitra une deuxième fille, Elisabeth *.

C'est Jaquette qui est le point de départ de mon histoire. Mais avant de vous parler d'elle, je vais faire une parenthèse. Son arrière grand-père, René Poussard, seigneur de Vandré se maria, en 1541, avec Jacqueline de Barbezi res. Or la famille de Barbezi res, vieille souche de noblesse charentaise, fait partie de la généalogie d'un ancien Président de la République enterré à Jarnac.

En 1823, Marie-Rose Bernard de Javrezac, petite-fille de Marie-Rose de Barbezi res, mariée en 1823 avec Jean Touzet, sera une arrière grand-mère maternelle de François Mitterand. C'est le généalogiste Arnaud Chaffanjon qui a découvert le pot aux roses. Donc Jaquette est une lointaine cousine de Tonton.



Manoir d'Olbreuse

Cette fillette devint, en grandissant, d'une beauté égale à celle de sa maman, avec laquelle elle partageait également l'esprit et l'enjouement, et ses parents en étaient fiers.

A vingt ans, elle fut prise comme Demoiselle d'honneur de la duchesse de La Trémoille, Marie de La Tour d'Auvergne. Elle fut remarqu e par la belle-fille de la duchesse de Thouars, la princesse de Tarente, qui la prit en affection. Cette princesse était n e Émilie de Hesse. Elle emmena la jeune fille avec elle en Hollande puis en Allemagne.

Des chroniqueurs de l'époque ont chanté les louanges de cette belle charentaise. « Éléonore, dit l'un d'eux, était une grande et belle fille, dont la taille était majestueuse, le maintien agréable, l'air noble et les manières engageantes. Elle avait le corps très délié, de grands yeux   la vivacité languissante, les cheveux noirs, le nez bien proportionné, de belles dents blanches, la gorge bien taill e et assez pleine, le teint fort vif et blanc ... ». Une vraie Charentaise !

Avec une telle beauté, cette demoiselle avait, à la Cour de Hesse, de nombreux galants, mais elle refusa plusieurs propositions, fort consciente de sa valeur, attendant une opportunité de haute lignée, ou si vous préférez le prince charmant !

Mais revenons à Jaquette. Je n'ai pas de portrait d'elle, mais ses contemporains affirmaient qu'elle était belle et qu'elle avait beaucoup d'esprit, ce qui montre, contrairement à ce que pensent certains « machos » mal intentionnés, qu'une fille peut être à la fois belle et intelligente !

Elle se maria le 16 septembre 1631 avec un gentilhomme poitevin, Alexandre II Desmier, Seigneur d'Olbreuse et d'Antigny, Marquis de Desmier, fils d'Alexandre et Marie Baudoin du Treuil, dont le manoir d'Olbreuse se trouve en la paroisse d'Usseau, où coule une rivière dont le nom colle parfaitement avec la beauté de la dame : le Mignon.

Le mari de Jaquette était un protestant de petite noblesse, qui jouissait d'une bonne considération dans la région. Le couple eut cinq enfants, dont une fille, Éléonore, qui naquit le 9 janvier 1639.



Éléonore d'Olbreuse

* Elisabeth se maria avec Samuel Martel, dont le père était Comte de Marennes.



Celui-ci se présenta sous les traits de Georges-Guillaume de Brunswick-Lunebourg, duc de Celle, deuxième fils de l'électeur de Hanovre (portrait ci-contre). Georges-Guillaume était un coureur de jupons, qui avait eu de nombreuses aventures, notamment à Venise. Mais à la vue d'Éléonore, tous ses sens s'enflammèrent, et il ne jura plus que par elle. Il en était amoureux fou. La donzelle, fine mouche, le fit languir. Elle ne voulait pas d'une simple aventure, elle voyait plus loin.

Ils se marièrent donc secrètement. Pourquoi secrètement ? Parce que l'électeur de Hanovre aurait pu tiquer sur cette mésalliance, en raison de la petite noblesse d'Éléonore.

Qu'importe, elle était arrivée à ses fins, et dix ans plus tard le mariage fut officiel. Elle qui, pendant le mariage morganatique, n'était que comtesse d'Harbourg, devint duchesse de Lunebourg et Celle.

De ce mariage, naquirent quatre enfants : trois moururent. Seule une fille, Sophie-Dorothee, survécut. Elle était, comme sa

mère et sa grand-mère, d'une grande beauté. Voyez-la, sur le portrait ci-contre, en compagnie de ses deux enfants.

Le 22 novembre 1682, Sophie-Dorothee épousa à Celle son cousin George-Louis de Hanovre, fils du premier Électeur de Hanovre Ernest Auguste de Brunswick, ancien évêque luthérien d'Osnabruck, ivrogne et aimant la bonne chère, et de la princesse Sophie, petite-fille de Jacques I^{er} d'Angleterre.



Cette filiation anglaise est importante pour la suite de mon histoire. George-Louis descendait, par les femmes, d'un roi britannique.

Mais revenons à Sophie-Dorothee, la descendante d'une lignée charentaise. Elle eut une vie tragique. Elle était jeune et belle, et son mari était laid et grincheux, comme on peut le voir sur le portrait à gauche. Que croyez-vous qu'il arrivât ?

Elle le trompa avec un jeune prince danois dont Pierre Benoit a raconté les péripéties dans un de ses romans : *Koenigsmark*. Il était jeune, beau et élégant, et il aimait depuis longtemps Sophie-Dorothee.

Philippe Christophe comte de Koenigsmark était le petit-fils du maréchal suédois le comte Hans Christoff de Koenigsmark. Il était fils de Kurt Christoph, comte de Koenigsmark (1634-1673) et de Marias Christine de Wrangel (1628-1691).

Ce qui ne veut pas dire que Koenigsmark était fidèle, car il tomba amoureux de la comtesse de Platen, femme du maréchal du palais et favorite du duc Ernest-Auguste. Devenus amants, son intrigue honteuse avec la comtesse, fit le tour de la cour impériale. Mais Philippe-Christophe aimait toujours Sophie-Dorothee. Mariée elle ne saura pas résister



George-Louis de Hanovre

à la tentation, des lettres enflammées adressées à Philippe sont, dit-on, « encore brûlantes sur le papier... ».

Jalouse et commençant à atteindre l'âge mûr, la comtesse de Platen réussit à éloigner Philippe-Christophe de la cour de Hanovre. Aventurier, il s'engagea avec le grade de colonel-général sous les ordres d'Auguste de Saxe, commandant l'armée impériale, et se couvrit de gloire en Hongrie.

De retour, il commit l'erreur de refuser plusieurs fois sa couche à la comtesse de Platen, prévoyant au contraire de s'enfuir avec Sophie-Dorothee pour l'épouser.

Un jour, il reçut une lettre de M^{lle} de Knesebeck, la demoiselle d'honneur de Sophie-Dorothee, lui demandant de se rendre, une nuit du mois de juillet 1694, dans les appartements de sa bien-aimée. Ce qu'il fit.

Étonnée, celle-ci parcourut le billet qu'elle n'avait pas écrit, et comprit qu'il s'agissait d'un faux donc d'un guet-apens.

La comtesse de Platen se rendit chez Ernest-Auguste, et lui expliqua que le comte de Koenigsmark commettait chez sa bru le délit d'adultère. Elle lui fit signer un ordre de mort, et donna l'ordre à quatre trabans (gardes du Souverain) de la suivre. Les trabans se jetèrent sur Philippe-Christophe et lui donnèrent des coups de sabre.

Le corps de Philippe-Christophe disparut. Sa sœur Aurore de Koenigsmark, aidée par les serviteurs du comte, réclama des explications, et menaça de rompre les relations diplomatiques avec Hanovre. Les investigations restèrent vaines, et les rumeurs les plus folles circulèrent. Selon certains, le comte aurait été jeté dans un four, pour d'autres le squelette aurait été retrouvé sous le parquet d'un cabinet de toilette du château.

Mis au courant des événements, George-Louis fit interner à vie son épouse au château-forteresse d'Ahlden où elle demeura durant trente-deux ans, jusqu'à sa mort, sans revoir ses enfants. Le divorce fut prononcé par le consistoire de Hanovre le 28 décembre 1694.



Koenigsmark

En Grande Bretagne, régnait la reine Anne, fille de Jacques II et Anne Hyde. Malgré dix-sept grossesses, aucun des enfants d'Anne n'atteignit l'âge adulte et elle fut la dernière souveraine de la Maison Stuart. Elle mourut le 1^{er} août 1714.

En raison de l'Acte d'établissement de 1701, près de cinquante prétendants catholiques au trône furent écartés, et le successeur d'Anne fut son cousin issu de germain, l'électeur protestant du Hanovre, George-Louis, arrière petit-fils de Jacques 1^{er}, et époux de Sophie-Dorothee. Il accéda au trône sous le nom de George 1^{er}. Il fut couronné roi de Grande-Bretagne le 20 octobre 1714. Il mourut le 11 juin 1727.

La pauvre Sophie-Dorothee ne put pas profiter de cet honneur. Elle mourut en captivité le 2 novembre 1726 au château d'Ahlden.

Mais elle laissait à son époux deux enfants :

- George-Auguste qui devint, sous le nom de George II (1683-1760), roi de Grande-Bretagne et électeur de Hanovre, et continua la lignée jusqu'à la reine Elisabeth II et ses descendants ;
- Sophie-Dorothee de Hanovre (1687-1757), qui portait le même prénom que sa mère, et qui épousa en 1706 Frédéric-Guillaume I^{er}, roi en Prusse dit « le Roi-Sergent ».

Dans la mesure où le taux de consanguinité est très élevé chez les monarques de notre vieille Europe, ces deux enfants furent les ancêtres de la quasi-totalité du Gotha européen. Ainsi notre petite Jaquette, de Vandré, qui fait de François Mitterrand le cousin au 32^e degré de la reine Elisabeth II, est l'ancêtre des rois Constantin de Grèce, Charles XVI Gustave de Suède, Philippe VI d'Espagne, du roi Willem-Alexander des Pays-Bas, ainsi que le cousin au 33^e degré de la reine Margarethe II de Danemark, du grand-duc Henri de Luxembourg et des rois Harald V de Norvège et Philippe de Belgique.

Et comme une des filles de Frédéric III, arrière petit-fils de Sophie-Dorothee, avait épousé le Tsar Nicolas 1^{er}, du sang charentais coulait dans les veines des monarques russes.

*

* *

Je vais vous faire une confidence. Je sais que le Boutillon arrive au Palais de Buckingham et que la Reine le lit avec attention. C'est une de ses chambrières qui me l'a dit dans le creux de l'oreille. Je ne désespère pas, lorsqu'elle aura lu cette histoire, de recevoir un message de Sa Majesté dans le Courrier des lecteurs.

Affaire à suivre.

*

* *

Des bisbilles à la Cour d'Angleterre

Je n'ai pas voulu, dans mon récit, vous donner des détails techniques sur les problèmes de succession à la couronne britannique, problèmes qui permirent l'accession au trône de George 1^{er}.

Pour ceux qui sont friands d'histoire et de généalogie, voici ce qui s'est passé. Le 24 mars 1603 meurt la reine Elizabeth 1^{ère}. Avant de mourir, la «*reine vierge*» a clairement désigné pour successeur son plus proche héritier, le roi d'Écosse Jacques VI Stuart. Celui-ci monte donc sur le trône d'Angleterre sous le nom de Jacques 1^{er} (*James 1st*).

Le nouveau souverain est le fils de Marie Stuart, qui a été décapitée sur ordre d'Elizabeth, et de lord Darnley, lui-même exécuté par sa femme Marie. Ses droits sur le trône d'Angleterre viennent de ce qu'il est par sa mère l'arrière-arrière-petit-fils du roi Henri VII Tudor.

A la mort du Roi, en 1625, c'est son fils Charles 1^{er} qui lui succède. Il était marié à Henriette de France, fille d'Henri IV et Marie de Médicis. Il se heurta au Parlement, qui voulait créer une monarchie constitutionnelle alors que le Roi voulait gouverner en monarque absolu.

Les dernières années de Charles I^{er} furent marquées par la première Révolution anglaise au cours de laquelle il affronta les forces parlementaires. Ses troupes furent défaites lors de la première guerre civile (1642-1645) et le Parlement escomptait qu'il accepterait ses demandes de monarchie constitutionnelle

Il refusa de négocier et forgea une alliance avec l'Écosse avant de s'enfuir sur l'île de Wight. Cela déclencha une deuxième guerre civile (1648-1649) et Charles I^{er} fut battu, arrêté, jugé et exécuté pour haute trahison.

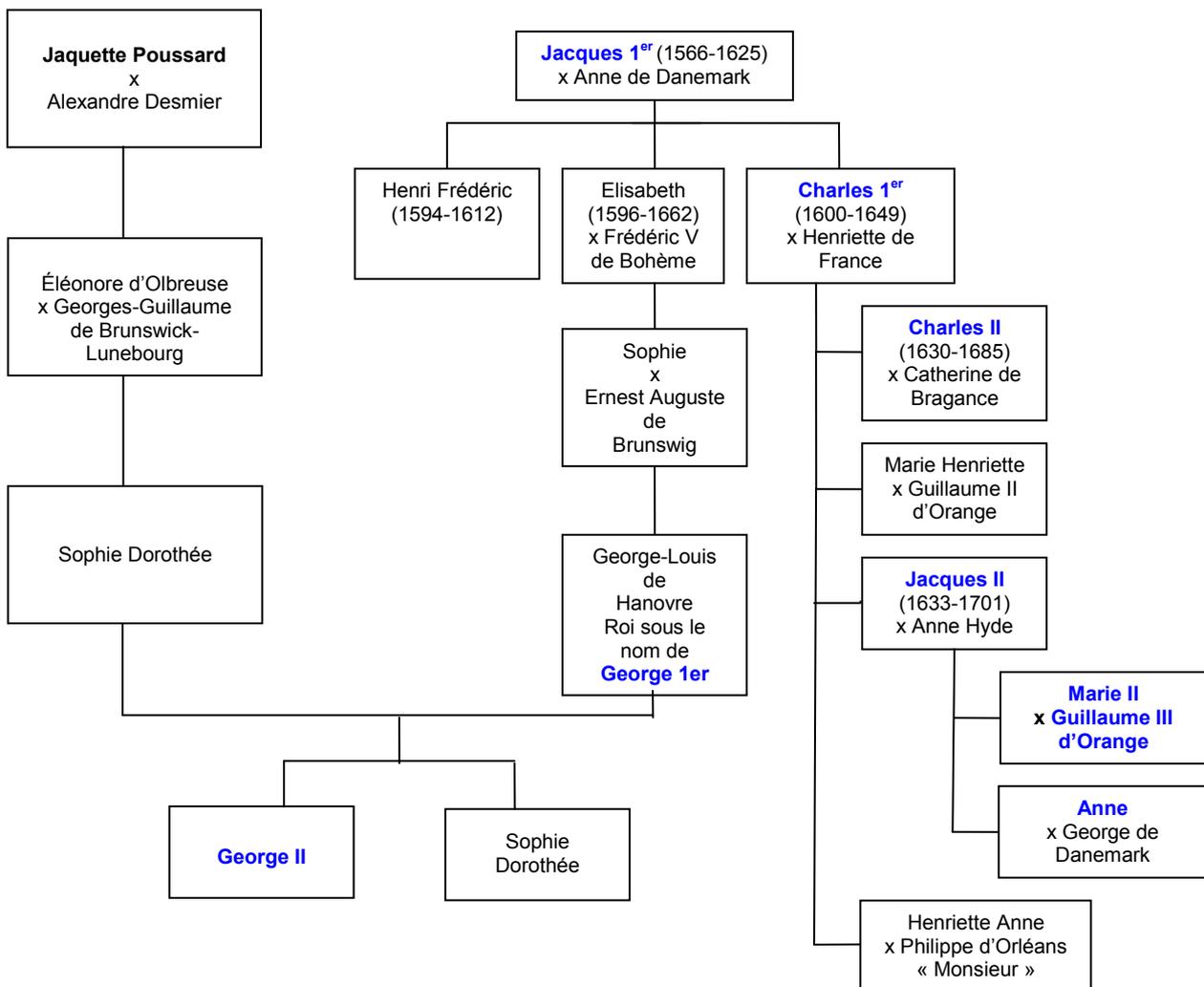
La monarchie fut alors abolie et une république appelée Commonwealth d'Angleterre fut instaurée avec Oliver Cromwell à sa tête. En 1660, la monarchie fut restaurée et le fils aîné de Charles I^{er} monta sur le trône sous le nom de Charles II.

Après sa mort, son frère Jacques lui succéda sous le nom de Jacques II. Il avait deux défauts majeurs aux yeux de ses sujets : il était catholique, et il était ami de la France. Il avait d'ailleurs servi sous le commandement de Turenne pendant la Fronde.

Les nobles anglais demandèrent l'aide du protestant Guillaume d'Orange, qui avait épousé Marie, la fille du roi. Jacques s'enfuit en France, tenta de reprendre le trône, puis se réfugia définitivement chez son cousin Louis XIV. Le Parlement considéra que cette fuite équivalait à une abdication et accorda la couronne à Guillaume et Marie qui régnèrent conjointement à partir de 1689 sous les noms de Guillaume III et de Marie II. Après la mort de Marie, Guillaume régna seul.

Après le décès de Guillaume c'est sa belle-sœur Anne qui fut couronnée, en 1702. Morte sans héritier en 1714, c'est ainsi que le mari de l'infortunée Sophie-Dorothée devint roi d'Angleterre et d'Ecosse.

Généalogie des souverains britanniques



Éléonore d'Olbreuse, bienfaitrice des protestants

Marie-Brigitte Charrier

Marie-Brigitte Charrier est une habituée des colonnes du Boutillon. Ce document sur Éléonore d'Olbreuse est un complément au texte que j'ai écrit sur Jaquette, l'ancêtre de la reine d'Angleterre et de plusieurs Grands de ce monde.

Pierre Péronneau

Le 28 juin 1681 le Conseil du Roi ordonne aux notaires, procureurs postulants, huissiers et sergens de la RPR « de se démettre de leurs offices en faveur des catholiques... dans six mois » (*Edits, déclarations et arrêtés concernant la R.P.R. Paris, Fischbacher, 1885 p 93*). C'est ainsi que nombre de protestants se trouvèrent incapables de gagner leur vie et de nourrir leur famille. En 1687 l'intendant de Limoges est frappé par la misère de l'élection de Saint-Jean-d'Angély, où tous les commerces périclitent : celui des gros draps et des cuirs en particulier est presque entièrement arrêté par l'exode des protestants.



Rappelons l'exemple du poitevin Jean Migault, notaire et instituteur de 1670 à 1681... jusqu'à ce que le pouvoir interdise l'exercice à tous les gens de la religion prétendue réformée. Père d'une famille nombreuse, il commença alors à répartir ses douze enfants dans les demeures de quelques protecteurs : chez Alexandre Desmier d'Olbreuse frère de la duchesse de Brunswick, chez Monsieur de la Laigne (Hélie de Sainte-Hermine) près de Courçon, chez Henri de Pontard, seigneur de Chaban (Cram-Chaban), chez Louis Prévost de Gajemond près de Melle, chez Louis de Saint-Georges seigneur de Marsay époux de Louise de Lescours, et aussi chez Monsieur et Madame de Puy-Arnault dans leur maison de la Bouillardière commune de Puyrolland canton de Tonnay-Boutonne arrondissement de Saint Jean d'Angély.

C'est là qu'il apprit qu'en Poitou les dragons logeaient surtout chez les gentilshommes. Un ami papiste de Saint-Jean d'Angély avertit Monsieur de Puy-Arnault du danger de garder meubles et objets de valeur. Celui-ci se mit donc en œuvre de vider sa maison et de chercher un refuge pour lui-

même et son épouse.

Jean Migault retourna alors à Olbreuse où il retrouva quatre de ses enfants. Alexandre Desmier d'Olbreuse était le frère de la duchesse de Brunswick, et à ce titre il bénéficiait d'une protection indéfectible.

« Ce fut surtout la famille d'Olbreuse qui recueillit les Huguenots de cette région au moment de la Révocation, Louis XIV n'osant pas la faire maltraiter, comme la plupart des autres gentilshommes, depuis qu'Éléonore était devenue la femme du duc Georges de Brunswick (1665).

En effet Éléonore d'Olbreuse, fille d'Alexandre Desmier seigneur d'Olbreuse et de Jacqueline Poussard de Vandré, avait épousé le duc de Brunswick. Ses parents lui avaient fait donner un minimum d'instruction, mais elle fut admise dans la maison de la duchesse de Thouars. Puis la duchesse la céda à sa belle-fille Emilie de Hesse-Cassel épouse de Henri Charles de la Trémoille prince de Tarente.

C'est alors qu'elle séduisit Georges de Hanovre duc de Brunswick, lui donna une fille, et devint duchesse. *« Bien loin, du reste, d'oublier ses compatriotes et coreligionnaires français, la duchesse de Zell les accueillit toujours avec empressement et fut pour eux d'une rare générosité. En voici une preuve peu connue. Le 23 octobre 1693 le grand pensionnaire de Hollande avait demandé en son nom, que les rentes qu'elle avait sur la province de Hollande, montant à environ 50 000 écus qu'elle emploie régulièrement à des pensions de réfugiés dans les Provinces-Unies, soient exemptées de l'impôt du centième et deux centième. Les Etats résolurent, le 12 décembre, d'acquiescer à cette demande aussitôt qu'ils auront décidé que les biens des villes dont les revenus servant, soit à l'entretien du culte, soit à d'autres usages pieux, en seront exemptés, et tant qu'elle paiera la pension de fl.1000 qu'elle donne à la Société des Dames de Harlem. »*

Elle accueillit à Zell petite ville de Basse-Saxe située au nord de Hanovre tous les français expatriés poursuivis en France pour cause de religion.

Son frère Alexandre Desmier marquis d'Olbreuse lui faisait parvenir des informations sur les persécutions subies par les protestants, lui transmettait les messages des pasteurs et l'avertissait de chaque passage de dragons ruinant les maisons.



Monsieur de Ste Hermine beau-père d'Alexandre accueillait aussi ses co-religionnaires au logis de la Laigne près de Courçon, et préparait les départs. C'est ainsi que le duché de Zell reçut de nombreux protestants venus de France, soit en 1685 environ 10% de sa population. (Rappelons qu'au total plus de 200 000 protestants furent recueillis et répartis dans les pays du Refuge).

A Zell s'installèrent notamment:

- Le pasteur de Casaucau, réfugié du Béarn, ministre de l'église française de Zell ;
- Gabriel de Malortie, seigneur de Villars en Normandie, chevalier d'honneur de la duchesse, marié à Marie-Julienne de Guets puis à Charlotte-Renée Gourgeault de Vinours ;
- Charles du Vergier seigneur de Monroy époux de Anne Gourgeault de la Millière, gentilhomme de la duchesse, mort à Ratzebourg en 1718. Leur fils Louis-Auguste du Vergier de Mouroy seigneur de Paisay, major dans les troupes ducales, maître de la Cour de la duchesse, marié à Zell le 5 mars 1715, avec Eléonore-Charlotte fille d'Olivier de Marconnay, seigneur de Beaulieu, grand veneur du roi George I^o d'Angleterre ;
- David de Vaux seigneur du dit lieu, gentilhomme de la duchesse, marié 1^o en 1712, à Judith de Barraud, 2^o en mars 1732 à Françoise Escot, mort au mois de septembre suivant.
- Madeleine-Sylvie de Ste Hermine, marquise d'Olbreuse, femme d'un frère de la duchesse et sa première dame d'honneur.
- Mmes de La Motte-Fouqué, de Beauregard et de La Roche-Giffard, dames d'honneur.
- M^l de La Motte, de Charriard, de Maxuel de La Fortière et de Melville.
- Chappuzeau (le fils) secrétaire encore en 1723 de la princesse Sophie-Dorothée.

Eléonore d'Olbreuse vécut jusqu'en 1722. Elle revit sa fille quelques fois, toujours après autorisation de Georges-Louis, devenu roi d'Angleterre sous le nom de Georges 1^{er}.

Elle fut enterrée sans aucune cérémonie, ainsi qu'elle le voulait dans son testament, elle ne parut pas non plus sous forme de statue dans l'église de Zell, aux côtés de la représentation de son époux : lui, décédé avant elle, était le dernier représentant d'une longue lignée, il n'y avait donc plus de raison de se souvenir d'elle.

Ses deux petits-enfants devinrent : l'un Georges II d'Angleterre, et l'autre par son mariage, reine de Prusse.

La descendance d'Eléonore d'Olbreuse constitua la dynastie de toutes les têtes couronnées d'Europe.

C'est à ce titre qu'elle reçut le nom de Grand-mère de l'Europe, après avoir apporté en Allemagne, dit plus tard Voltaire, toutes les grâces de son pays.

Mais on a vu ici qu'elle fut aussi la vaillante protectrice de ses co-religionnaires pour lesquels elle n'a pas craint d'engager sa vie et sa fortune

La bataille de Jarnac racontée par le chanoine Édouard Martin Pierre Péronneau



Édouard-Charles Martin naquit à Jarnac le 18 août 1842, et fut ordonné prêtre en 1865. Sa carrière ecclésiastique se résume à ses affectations dans les paroisses charentaises : vicaire de Barbezieux en 1865, de Saint-Martial en 1867, curé de Bourg-Charente en 1869, de Saint-Claud en 1876 et enfin de Châteauneuf en 1880, jusqu'à sa mort le 31 mai 1928.

Édouard Martin était connu pour ses recherches archéologiques et historiques. Il écrivit des notes sur sa paroisse de Châteauneuf, qui parurent dans le bulletin paroissial et dans la revue « Les cloches de Châteauneuf », tirées à quelques exemplaires sur une vingtaine d'années. Ses notes ont été regroupées dans un livre de 360 pages, paru chez Bruno Sepulchre en 1987 : « Histoire de Châteauneuf ». J'ai la chance de posséder cet ouvrage remarquable sur Châteauneuf et sa région, et je vous fais profiter d'un extrait relatif à une bataille qui s'est déroulée entre Jarnac et Châteauneuf le 13 mars 1569, au moment des guerres de religion, bataille au cours de laquelle mourut le Prince de Condé.

Mais pour vous raconter cette bataille, il faut rappeler le contexte historique. Lorsque le roi Henri II (fils de François 1^{er}) mourut, en 1559, il laissait une veuve, Catherine de Médicis, et plusieurs enfants dont :

François, époux de Marie Stuart, qui devint roi sous le nom de François II ;

Élisabeth, qui devint reine d'Espagne en épousant Philippe II en 1559 ;

Charles (futur Charles IX), époux d'Élisabeth d'Autriche, roi de France à l'époque de la Saint Barthélémy ;

Henri (futur Henri III), qui dut abandonner le trône de Pologne pour devenir roi de France en 1574 ;

Marguerite (la reine Margot), épouse d'Henri de Navarre (futur Henri IV) ; le mariage fut annulé en 1599, ce qui permit à Henri IV d'épouser en secondes noces Marie de Médicis, qui lui donna un fils, le futur Louis XIII.

Après la mort d'Henri III en 1589, sans héritier, le trône de France échut à Henri de Navarre.

Et le Prince de Condé, me direz-vous, que vient-il faire dans cette histoire ? Fils cadet de Charles IV de Bourbon et de Françoise d'Alençon, Louis 1^{er} Prince de Condé est le frère du roi Antoine de Navarre, et donc l'oncle du futur Henri IV (voir son portrait ci-contre). Une affaire de famille compliquée !

Il a d'abord servi le roi de France, et acquit une solide réputation en gagnant des batailles, à la tête de ses troupes. Mais après la mort d'Henri II, il se heurta à l'opposition de la famille de Guise, se tourna du côté des Protestants, et participa aux guerres de religion dans le camp des Réformés.

Après la paix de Longjumeau, en 1568, qui n'est en réalité qu'une trêve permettant aux deux camps de reconstituer leurs troupes, il rejoint La Rochelle avec Coligny le 19 septembre.

L'affrontement avec l'armée royale, commandée par le Duc d'Anjou (futur Henri III), eut lieu le 13 mars 1569, entre Jarnac et Châteauneuf. Blessé durant le combat, Condé tenta de se rendre. Mais contrairement aux règles de la chevalerie, qui prévoyaient d'accorder la vie sauve à ceux qui demandaient grâce, il est assassiné d'un coup de pistolet par Joseph-François de Montesquiou, capitaine des gardes du duc d'Anjou. Ce qui montre bien que l'objectif était d'avoir la peau du Prince.

On raconte que, promené sur une ânesse, son cadavre fut l'objet des quolibets de l'armée catholique avant d'être exposé pendant deux jours sur une table au château de Jarnac.

De cette histoire, les Catholiques (les Papistes) firent une chanson :

En l'an Quinze-cent soéxante-neu
Entre Jharnat et Châtauneû
Fut porté mort sur ine ânesse
L' pus grand ennemi de la messe.

A cette chanson, les Huguenots répliquèrent par une autre, pour vanter les mérites de l'amiral de Coligny, qui n'avait pas abandonné le combat :

Le prince de Condé
Il at été tué
Mais Monsieu l'Amirau
É teurjhou-t-à ch'vau
Avec La Rochefoucauld
Pour achever thiéllés Papaux !

Maintenant, je laisse la parole au chanoine Martin, qui va vous parler du déroulement de cette bataille.



Monument érigé à la mémoire de Condé sur le champ de bataille

Les Guerres de Religion — Bataille de Jarnac

Édouard-Charles Martin

Pendant un moment, sous le règne de Henri II, on oublia les querelles religieuses pour s'intéresser à la lutte de la France contre Charles-Quint, puis contre Philippe II et Edouard VI. Montmorency, Coligny, le duc de Guise surtout, qui acquit alors la réputation du plus grand capitaine de son temps, dédaignant leurs *discors*, rendirent alors à leur pays un prestige de gloire et de prédominance, dont le traité de Cateau-Cambrésis ne sut pas conserver tous les avantages.

Mais sous le règne du faible François II, en conséquence des intrigues de Catherine de Médicis, cette machiavélique Italienne qui s'étudiait à diviser pour régner et qui favorisait également, selon le besoin de sa cause, le parti alors tout-puissant de Guise et le parti adverse des Princes, c'est-à-dire du Roi de Navarre, de Condé et de leurs partisans, tous alors calviniste, les ambitions personnelle, les luttes de faction réapparurent sous le masque de la religion, allumèrent l'incendie des guerres civiles qui devaient assombrir le règne des trois lits d'Henri II, amonceler tant de ruines, faire couler tant de sang et, hélas, perdre tant d'âmes.

Nous ne rappellerons pas ces événements qui appartiennent à l'histoire générale, la conspiration d'Amboise, le triumvirat, le colloque de Poissy, l'incident de Vassy, qui devint le signal de ces guerres lamentables (1562).

Après l'assassinat du duc de Guise, par Poltrot, le traité d'Amboise donna un éclair de paix, mais une tentative d'enlèvement du jeune roi Charles IX par les Protestants amena de nouveaux combats, dans lesquels mourut glorieusement le connétable de Montmorency.

Entre temps, l'insidieuse Catherine de Médicis crut faire acte de bonne politique en visitant le pays d'Angoumois, plus particulièrement travaillé. C'est ainsi que le 18 août 1565, elle fit son entrée solennelle à Châteauneuf avec le roi Charles IX, alors âgé de 13 ans. Le soir, elle passa la Charente, en bateau, pour aller coucher à Jarnac.

Un troisième traité, celui de Longjumeau (1568), apporta une trêve de six mois, et la lutte recommença plus vive.

Le duc d'Anjou, qui devait devenir Henri III et n'avait encore que 17 ans, prit le commandement de l'armée catholique ou royale ; Condé et Coligny conduisaient les troupes protestantes.

Ce fut alors, en 1569, que se place la bataille de Jarnac, dont tous les préludes appartiennent à notre petite patrie de Châteauneuf.

Voilà, jour par jour, les événements qui se sont passés dans notre cité.

En mars 1569, le château restauré après le grand siège de 1376, était occupé par un officier protestant, écossais d'origine, ayant sous ses ordres cinquante à soixante soldats.

Ce poste était important, car il gardait le seul pont de pierre, qui permit de traverser la Charente, entre Angoulême et Cognac.

Le général en chef de l'armée royale, Gaspard de Saulx, vicomte de Tavannes, assuré que le plan de Condé était de descendre de Saintes et de Cognac vers le midi, par Archiac et Barbezieux, résolut d'arrêter le mouvement qui eût rendu la défaite de l'ennemi impossible, en faisant diversion sur Châteauneuf.

D'Anjou, ou plutôt Tavannes, partit le **7 mars** de Verteuil, et vint camper à Montignac, où sa présence fut immédiatement révélée à Condé, par le gouverneur protestant d'Angoulême, le sieur de Saint-Même.

Le **8 mars**, les Catholiques campèrent au-dessous d'Angoulême, au sud de cette ville.

Le **9 mars**, l'armée tout entière s'achemina vers Châteauneuf, par Rouillet et Saint-Estéphe.

Le château fit bonne résistance, mais attaqué sur son côté faible, au midi, par l'artillerie, il eut son entrée promptement démantelée. Le capitaine écossais se rendit avec les honneurs de la guerre ; mais il avait eu soin, auparavant, de faire démolir deux arches du pont, et de faire couler tous les bateaux de pêche, afin de rendre impossible le passage de l'armée royale sur la rive droite, où seulement aurait pu se faire la rencontre des adversaires ; Condé, en effet, avait échelonné toutes ses troupes sur cette rive, de Saint-Jean d'Angély à Jarnac.

Le **11 mars**, en attendant le convoi des vivres, provisions et services divers, Tavannes fit réparer le pont. Deux heures suffirent à La Bourdaisière pour mettre le passage en état et fortifier l'entrée du pont par un ouvrage de défense avancé.

Un bourgeois du nom de Tesseron fut chargé de renflouer les bateaux qui avaient été coulés et de préparer des chevalets pour l'établissement d'un pont de bateaux, à peu près à quarante mètres au dessous du pont, en face de la rue actuelle de l'abreuvoir.

Pour donner le change au Prince de Condé et l'empêcher de porter la masse de ses troupes sur Châteauneuf, Tavannes fit une diversion sur Cognac. Comme s'y attendait le général en chef de l'armée royale, le siège, commencé vers midi, fut sans résultat autre que celui de tromper l'ennemi et de l'empêcher de changer ses positions.

Néanmoins, au soir de ce jour, Condé, aussi habile tacticien qu'il était vaillant et intrépide soldat, entrevit le piège qui lui était tendu, et de Jarnac où il s'était rendu, prépara la retraite de ses troupes vers le nord, afin d'éviter la bataille qui paraissait imminente.

12 mars. Tavannes ne lui laissa pas le temps d'exécuter ce dessein. Le soir de ce jour, un pont était établi sur seize bateaux. Les officiers du convoi firent allumer de grands feux, sur la plate-forme du château (champ de foire actuel), afin de tromper sur le mouvement de l'armée catholique l'avant-garde de Condé, placée en observation sur les coteaux d'Étaules et de Pellegeais.



13 mars. - Vers le milieu de la nuit, à la faveur du clair de la lune, sortirent de la ville l'infanterie, par le pont de bateaux, et parallèlement, par le pont de pierre, la cavalerie royale. Le passage du fleuve dura deux heures. Grâce aux arbres qui bordaient la Charente, les soldats catholiques ne furent ni vus ni inquiétés, et purent s'organiser en bataille dans la vaste plaine de Saint-Sûrin et du Pétillon.

Au point du jour, ils s'avançaient en bon ordre, surprenant l'ennemi de plusieurs côtés à la fois et commençaient les premières escarmouches de cette grande journée.

Avant de partir de Châteauneuf, le jeune duc d'Anjou et ses principaux officiers avaient communié. Leur artillerie, encore très rudimentaire, ne comprenait que quatre canons et quatre couleuvrines.

Chaque armée se composait de vingt-trois à vingt-quatre mille soldats ou cavaliers. Cependant l'armée royale était notoirement moins nombreuse.

Désormais, la bataille de Jarnac n'appartient plus qu'à l'histoire générale de la France. On sait que les Protestants, refoulés sans cesse sur Jarnac, furent défaits, et que leur intrépide chef mourut, frappé de plusieurs coups de feu par Montesquiou, bien qu'il fût hors de combat et qu'il se fût rendu au chevalier d'Argence.

Il avait combattu héroïquement avec le bras en écharpe et une jambe cassée, le matin même, par un coup de pied de cheval ; soldat digne d'une meilleure cause, car il combattait contre son Roi et l'Église, sa mère, digne surtout d'une mort moins vulgaire, alors qu'il l'avait si souvent bravée sur les champs de bataille.

La bataille de Jarnac fut pour notre région le dernier épisode important de cette série d'intrigues, de crimes et de félonies qu'il est convenu d'appeler les guerres de Religion, qui prirent plus tard le nom également menteur de Ligue, rendirent si orageux les règnes de Louis XIII et s'achevèrent dans les folies et les excentricités de la Fronde.

Notons donc simplement, pour retenir ce qui intéresse exclusivement notre cité, que la suite du traité de Saint-Germain-en-Laye (1570), auquel la duplicité de Catherine de Médicis et l'ambition des Guise, devaient au jour lamentable de la Saint-Barthélemy, donner un si misérable démenti, les Religionnaires commencèrent des réunions cultuelles périodiques à Châteauneuf et à Lignières.

En 1572, le château relevait du Roi. Il était occupé par Maurice de la Barre, officier de l'armée royale. Deux ans plus tard, en 1574, les troupes catholiques passèrent la Charente, à Châteauneuf, pour aller faire le siège du château de Bouteville, dont les protestants s'étaient emparés, dans la nuit du Carnaval, alors que la garnison, tout à la joie de la fête traditionnelle, avaient oublié de surveiller les remparts.

En 1585, le duc de Mayenne, commandant de l'armée royale destinée à faire la campagne de Guyenne, car les grandes batailles auront lieu désormais loin de l'Angoumois, vint, en décembre, avec ses soldats, camper à Châteauneuf. En vain, les députés de la province et de la Saintonge vinrent l'y trouver et le supplier d'occuper promptement les villes de Pons, Taillebourg et Saint-Jean d'Angély, qui étaient au pouvoir des Réformés, il s'y refusa, alléguant la rigueur de la saison.

En réalité, il attendait pour agir les résultats de l'entretien qui se préparait entre Catherine de Médicis et Henri de Bourbon, entretien qui eut lieu à Saint-Brice le 26 septembre 1586, et qui demeura sans effet, l'astuce de la reine n'ayant pu avoir raison de la loyauté du Béarnais.

Après cette date, château et seigneurie de Châteauneuf appartiennent à la Dame de Mortemart, qui la transmet à Messieurs de Rochechouart, ses enfants.

Ceux-ci, en 1597, la vendirent au Duc d'Épernon, gouverneur d'Angoumois, baron de Lavalette, et acquéreur, à la même époque, de la Seigneurie de Vibrac.

Jacquette de Montbron, dame de Matha Marie-Brigitte Charrier

Cet article est paru dans la revue du Cercle généalogique de Saintonge n° 105 de septembre 2016. Il est inspiré d'une exposition de Jean-Claude Lanciani au château de Matha il y a quelques années, et de l'article de Jean-Marie Denis « Les Seigneurs de Montbron et leurs Alliés du 12^{ème} au 18ème siècle » (Imprimerie Paton Troyes. 1984).



Jacquette de Montbron naquit en 1542, et mourut le 28 juin 1598 au château d'Archiac. Elle était fille de François III de Montbron et de Jeanne de Montpezat. Elle épousa par contrat du 27 juin 1558 André de Bourdeilles, baron de la Tour Blanche, pannetier ordinaire du Roi. Il était fils de François, baron de Bourdeilles et d'Anne de Vivonne. Il avait presque 40 ans et elle à peine 16. Ils eurent six enfants : quatre filles : Jeanne, Renée, Isabeau et Adrienne, et deux garçons : Henri et Claude.

Jacquette de Montbron demeura seule héritière de son frère aîné, René de Montbron, baron d'Archiac, tué à la bataille de Gravelines, et fut la dernière représentante de la branche aînée de la Maison de Montbron.

André de Bourdeilles mari de Jacquette de Montbron, vicomte et baron de Bourdeilles, de la Tour Blanche et autres lieux, Premier Baron du Périgord, Chevalier de l'ordre du Roi, était capitaine de cinquante hommes d'armes, Lieutenant-Général des armées du Roi et Sénéchal du Périgord.

En janvier 1582, sous le règne de Henri III, à l'âge de soixante-trois ans, il mourut au château de Bourdeilles des suites d'une chute de cheval survenue six ans auparavant. Son épouse qui lui était passionnément attachée fit embaumer son corps qu'elle conserva

pieusement pendant plus de six mois. Au mois d'août suivant seulement, elle ordonna ses funérailles « *avec beaucoup de magnificence* ».

Messire André de Bourdeilles avait un frère, **Pierre de Bourdeilles**, Chevalier, seigneur et abbé commandataire de l'abbaye de Brantôme, seigneur de la Chapelle-Montmoreau et de Saint-Crépin, baron de Richemont et Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi qui s'honora dans la carrière des armes et sut s'attacher tout particulièrement à Charles IX et à sa mère, Catherine de Médicis. Après avoir essuyé la déconvenue de ne pas recevoir le titre de Sénéchal du Périgord à la mort de son frère, un fâcheux accident de cheval vint changer le cours de sa vie. Il dut garder le lit et la chambre pendant quatre ans environ, et c'est au cours de cette retraite forcée dans son château de Richemont qu'il entreprit de rédiger ses mémoires qui, aux yeux de la postérité, l'ont immortalisé sous le nom de **Brantôme**. Ces mémoires brillants, lestes, nous livrent une foule de renseignements sur les personnages et la vie de son temps.

Brantôme vouait à sa belle-sœur, Jacquette de Montbron, une tendresse, une admiration sans réserve. C'est grâce à ses écrits que nous pouvons connaître les multiples facettes d'une personnalité aussi riche.

Jacquette de Montbron, une belle femme, à la cour de Fontainebleau

Veuve jeune encore, réputée être la plus belle femme de Guyenne, d'après Brantôme, Jacquette fut, après son deuil, plusieurs fois demandée en mariage par de riches et puissants seigneurs. Toujours elle refusa. Aussi longtemps qu'elle vécut, jamais elle ne voulut envisager l'éventualité d'un remariage « *tant elle portait de révérence aux cendres de son feu mari, et à ses petits enfants mineurs, lesquels lui doivent une obligation immortelle* ».

Catherine de Médicis la nomma, en 1587, l'une de ses dames ordinaires, ou dame du palais.

« *Elle vesquit en sa cour, avec une « belle et illustre réputation, non qu'elle s'y voulut par trop assiduer ny assubjectir, desirant plus estre ver sa belle et noble famille que sejourner à la Cour, comme tant d'autres font* ».

Après la mort de la Reine-mère, Jacquette eut la même charge auprès de la reine Louise de Lorraine, femme de Henri III. Devenue veuve lors de l'assassinat du roi par Jacques Clément, la Reine se retira à Chenonceau puis à Moulins, et Jacquette revint habiter le château de Bourdeilles.

Jacquette de Montbron, une femme déterminée

Au cours des guerres de religion, Jacquette de Montbron, alors veuve, eut l'occasion de donner la mesure de son courage et de son esprit de détermination :

« *Le Prince de Condé, l'un des chefs du parti huguenot, se trouvant alors à Saint-Jean-d'Angély, fit demander à Jacquette de lui livrer quelques personnes réfugiées auprès d'elle dans son château de Matha. Jacquette refusa, alléguant que jamais elle ne livrerait ou trahirait « ces pauvres gens qui s'étaient allé couvrir et sauver sous sa foi ». Les instances du prince restèrent vaines, et lorsqu'il la menaça de lui apprendre à obéir si elle ne s'exécutait pas, Jacquette lui fit dire qu'elle trouvait fort étrange qu'un prince qui ne savait pas obéir à son roi se mêlât de faire obéir les autres.*

Elle ne perdit pas un instant, mit son château en état de défense, ne redoutant ni Condé ni le siège éventuel de son château de Matha. Elle fit savoir au prince qu'elle était prête à se défendre avec tant d'ardeur que jamais il ne l'emporterait, et Condé cessa ses menaces pendant quelques jours. Brantôme écrit que Jacquette s'était préparée « de cœur, de résolution, d'hommes et de tout, pour le bien recevoir, et crois qu'il y eut reçu de la honte ».

Sur ces entrefaites, Condé mourut, vraisemblablement empoisonné, en mars 1588, à Saint-Jean-d'Angély, sans avoir pu mettre ses menaces à exécution.

Jacquette de Montbron, une femme riche de tous les dons

Pour Brantôme, Jacquette de Montbron fut une héroïne incomparable, riche de tous les dons, de toutes les vertus. Il nous vante son courage, sa beauté, son intelligence, ses qualités de coeur, ainsi que la beauté et la valeur de ses enfants, avec une constance jamais démentie :

« Elle fut très belle en son printemps, très belle en son été, très belle en son automne ; si de son temps les chevaliers errants eussent eu vogue, elle eut bien fait reluire plus leurs armes que n'avait fait jamais sa prédécesseuse Frédégonde de Montbron, pour l'avoir à femme. Avant qu'elle tombât en sa maladie, qui lui a duré et tenu sept mois jusqu'à son décès, elle paraissait aussi jeune et belle comme en son été, bien qu'elle soit morte en l'âge de cinquante-six ans. Et il ne faut point douter que, si elle eût vécu encore dix ans, sa beauté ne s'en fût nullement effacée, tant elle était de bonne et belle habitude, et prédestinée à toute beauté qu'elle a laissée à messieurs ses enfants et surtout à mesdames et damoiselles ses filles. ... Pour messieurs ses enfants, leurs belles armes, qu'ils ont fait valoir jusqu'ici en leur jeune âge, font bien paraître ce qu'ils sont et seront un jour : la vraie semblance et imitation de leurs pères, grands-pères, aïeux, bisaïeux et leurs antiques prédécesseurs, tant du côté du père que de la mère, si qu'ils se peuvent dire et vanter extraits, de l'un et de l'autre côté, de deux aussi grandes maisons qu'il y en ait en France ».

Jacquette de Montbron eut la douleur de perdre sa fille Renée, qui, déjà veuve, mourut avant 1597. D'après Brantôme : *« la mélancolie qu'elle conçut de cette honête fille l'emporta dans les dix-huit mois ».* En effet, Jacquette devait mourir le 28 juin 1598. Dès les premiers symptômes de sa maladie, Jacquette se dit perdue, tout en conservant une grande sérénité devant les approches de la mort, demandant seulement à Dieu de lui accorder patience en son mal, de lui donner une mort douce et paisible. Il semblerait qu'elle fut exaucée, car, rendant l'âme, elle parut seulement évanouie : *« Elle resta morte aussi belle qu'elle l'avait été vivante en sa perfection ».*

Jacquette de Montbron, une femme de lettres

De nouveau, Brantôme se plaît à peindre la beauté de l'âme et de l'esprit de sa belle-sœur : *« ... qui l'a connue jugera avoir été une des accomplies de France. Elle était sage et fort vertueuse, et surtout très bonne, aimant fort son peuple, et jamais ne le foula, ainsi soulagea toujours. Il le peut bien témoigner. Elle avait l'esprit fort bon et subtil, et le jugement surtout ferme et solide, qui ne se rencontre pas toujours en un même sujet. Elle parlait fort bien, et avec de très beaux termes et de toutes choses, soit de théologie et d'histoire. Elle écrivait très bien et fort éloquemment. Plusieurs lettres qui se trouvent d'elle, écrites aux plus grands et grandes, aux moyens et moyennes, communs et communes personnes en font foi, quelque sujet qu'elles traitent, soit guerres, affaires et de toutes sciences, bref de toutes choses, car elle n'ignorait rien ; et son entretien était très beau, et toujours plein de beaux discours et paroles ».*

C'est là le portrait non seulement d'une femme de grande valeur morale, mais aussi celui d'un bel esprit ouvert à toutes les richesses de la Renaissance.

Outre Brantôme que nous pourrions soupçonner de partialité, des hommes éminents de son siècle rendirent hommage, non seulement à la beauté de Jacquette de Montbron, mais aussi à ses dons et à son savoir.

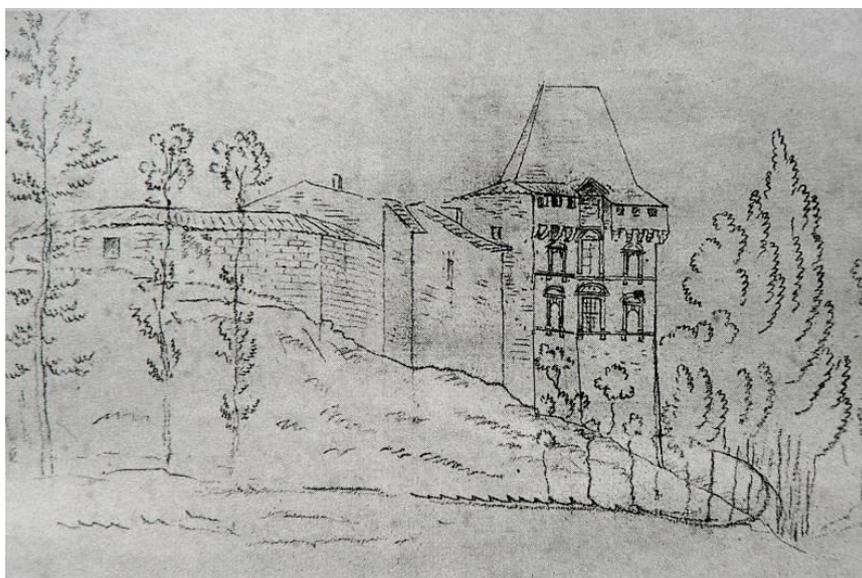
Si la production littéraire de Jacquette est oubliée de nos jours, Brantôme insiste sur ses dons de femme de lettres.

Jacquette de Montbron, architecte et sculpteur

A ces talents et à cette culture, il nous faut ajouter un aspect inattendu et combien frappant de cette personnalité si riche : Jacquette de Montbron fut sans doute dans notre pays la première femme à la fois architecte et sculpteur.

Après la mort de son mari en 1582, Jacquette de Montbron entreprit, à côté du vieux château féodal de Bourdeilles, sans l'aide d'aucun architecte, concevant elle-même tous les plans, la construction d'un château Renaissance, dont une aile seulement fut édiflée. On attribue à son ciseau quelques-unes des sculptures de la façade de ce très bel édifice, que l'on appelle aujourd'hui le Château Neuf.

Ses descendants devaient achever l'agencement du château si harmonieusement conçu par Jacquette.



Jacquette de Montbron, architecte des tours Renaissance du château de Matha ?

Le château de Matha, édifié entre 1582 et 1587, après la mort d'André de Bourdeille et avant son séjour à la cour, trahit l'influence des traités d'architecture tels que celui de Sebastiano Serlio, architecte consulté par François I^{er} pour le château de Fontainebleau, puis architecte en chef de la cour et auteur de traités d'architectures considérés comme

les bases des constructions de la Renaissance. Il ne fait aucun doute que Jacquette de Montbron, fine lettrée, humaniste, connaissait ces écrits et textes qui ont connu un succès et une vulgarisation immense en France à la Renaissance. Ils l'influencèrent certainement.

Cependant, les idées serliennes (1) sont récupérées, simplifiées et adaptées à une structure traditionnelle. Il n'y a pas une réelle conception de l'espace, mais un goût pour l'aménagement des façades et un décor à l'italienne. L'horizontalité et l'alternance fenêtre- niches rappellent en effet les élévations proposées dans le *Quarto Libro*, ainsi que les architectures florentines sobres et rythmées de Michel Ange dont la bibliothèque laurentienne (1524-1534) et même le palais des Bartolini- Salimbeni (1519-1523) à Florence, où l'alternance agrément le premier étage. N'ayant jamais visité l'Italie, Jacquette de Montbron ne pouvait connaître ces architectures que par le biais des gravures précédemment mentionnées. Mais aussi, le château de Matha perpétue la tradition de l'architecture française. La robustesse du pavillon, la hauteur des toitures, la verticalité des façades et la présence du chemin de ronde renvoient en effet à l'imagerie du château français toujours appréciée des commanditaires dans les années 1560-1580 pour son aspect massif, défensif et de ce fait dissuasif.

Jacquette architecte de Matha ? Il convient d'être prudent sur les termes employés : conseillère, administratrice du chantier de Matha, oui certainement, mais architecte peut-être pas. Cependant il est tentant de le penser et au vu de toutes ces informations, il serait presque impossible de ne pas y croire.

Jacquette de Montbron gestionnaire de l'héritage familial

Les connaissances étendues que possédait Jacquette, dans un siècle où les dames restaient le plus souvent étrangères aux belles-lettres, ne l'empêchaient pas de se consacrer à l'éducation de ses enfants ; elle s'employa avec sagesse et fermeté à reconstituer le patrimoine familial, pour couvrir les dépenses considérables que faisait son mari pour le service du Roi. La fortune personnelle d'André de Bourdeilles avait été diminuée par la rançon qu'il avait acquittée en 1556, et par les frais de représentation qu'entraînait l'état de sénéchal et gouverneur de Périgord. Brantôme dit que son frère André mourut *fort pauvre au service du Roy*. Il ne l'aimait pas, et il n'a pas craint de l'accuser dans son testament d'avoir été *mauvais messenger* et même *un peu joueur* ; mais le mérite d'André l'oblige cependant à lui rendre la justice de dire qu'il était *homme de bien, d'honneur, de valeur, et fort splendide et magnifique*.

Sur Jacquette, Brantôme écrit : elle fut « *une grande et sage économe, comme elle a fait paraître ; car son mari la laissa endettée de deux cent mille francs, à cause des dettes qu'il avait faites pour le service du roi. Elle est morte désendettée quasi de tout, ayant laissé à ses enfants de quoi à se désendetter du reste, qui est peu* ».

*

*

*

Jacquette de Montbron semble incarner à la perfection l'idéal de l'être complet recherché à la Renaissance. Brantôme vouait à sa belle-soeur, Jacquette de Montbron, une tendresse, une admiration sans réserve. C'est grâce à ses écrits que nous pouvons connaître les multiples facettes d'une personnalité aussi riche. Lisons plutôt l'oraison funèbre que Brantôme écrivit, quarante jours après la mort de Jacquette de Montbron, à l'occasion de cette « noble et sainte cérémonie de la quarantaine » :

« *Dame de Bourdeille, elle fut en son vivant une dame très accomplie et de corps et d'âme. Du corps, ce fut une des plus belles dames de la France, ainsi jugée par les grands et les grandes à la Cour et en tous les lieux où elle a comparu : son visage très beau, rempli de tous les beaux traits de la face et des yeux que peut loger une beauté, sa grâce, sa façon, son apparence, sa riche et haute taille, et surtout sa belle majesté, si que partout on l'eut prise pour une reine ou grande princesse. Aussi était-elle extraite de si haut lieu qu'elle en pouvait bien tenir, laquelle, à cause de la fille de la Marche mariée en sa maison, comme j'ai dit, avait cet honneur d'appartenir à ceux d'Orléans, d'Angoulême, de Bourbon. Aussi feu Antoine de Bourbon, roi de Navarre, se contentait bien de l'appeler sa cousine ; le roi d'aujourd'hui (Henri IV) et Madame sa sœur en ont fait de même ... Bref, la grâce et la majesté paraissaient en cette dame de toutes façons. Aussi la reine mère dernière (Catherine de Médicis), pour mieux embellir sa Cour, la prit à son service pour l'une de ses dames, et la chérit très fort. Elle vécut en sa Cour avec une belle et illustre réputation ; qu'elle s'y voulut par trop assiduer ni assujétir, désirant plus élever sa belle et noble famille, que séjourner à la Cour tant comme d'autres font... »*

C'est une belle figure de femme qui se dresse là, une personnalité hors du commun. A une beauté frappante, Jacquette de Montbron joignait toutes les vertus du cœur, de l'esprit, et sa grande culture, ses dons artistiques ne le cédaient en rien à des qualités de solidité, de réalisme. Elle semble incarner à la perfection l'idéal de l'être complet recherché à la Renaissance.

(1) La serlienne est un motif architectural, maniériste et vénitien.

Le passage du futur roi d'Espagne à Écoyeux en décembre 1700

Pierre Péronneau

Écoyeux est un joli petit village de Saintonge, au nord de Saintes, sur la voie romaine qui va de Saintes à Aulnay et Poitiers. En ce jeudi 23 décembre 1700, malgré le froid, la population s'est rassemblée en bordure de route, pour attendre un convoi composé de personnalités que l'on n'a pas l'habitude de voir en ce lieu : trois Princes de sang, accompagnés de deux hauts personnages de la Cour du Roi Louis XIV, et bien sûr d'une escorte. Car on ne sait jamais, si par le bon vouloir et la bonté de ces messieurs, quelques pièces de monnaie étaient lâchées ...

Monsieur le Curé Rethoré est présent avec ses paroissiens, et c'est lui qui a écrit, dans le registre paroissial, un très beau reportage sur cet événement.



Philippe, Duc d'Anjou

Les trois Princes de sang sont les fils du Grand Dauphin Louis de France (fils héritier de Louis XIV) et de Marie Thérèse de Bavière : Louis, duc de Bourgogne, qui sera le père du futur Louis XV, Philippe, duc d'Anjou, et Charles, duc de Berry. Ils sont accompagnés des ducs de Beauvillier et de Noailles.

Paul de Beauvillier, duc de Saint-Aignan, premier gentilhomme de la Chambre du Roi, a épousé en 1671 la seconde fille de Colbert. Chef du Conseil des Finances en 1685, il devient successivement le gouverneur des trois enfants du Grand Dauphin. Il est donc normal qu'il fasse partie des voyageurs. Il est âgé de 52 ans.

Anne-Jules, comte d'Ayen puis duc de Noailles à la mort de son père Anne de Noailles en 1678, fut nommé capitaine des gardes du corps, Gouverneur du Roussillon puis du Languedoc. Maréchal de France en 1693, il fit campagne en Catalogne et en Cerdagne. Il est âgé de 50 ans.

Alors pourquoi cet équipage, qui venait de Versailles et était passé par Saint-Jean d'Angély, allait-il s'arrêter dans cette petite paroisse d'Écoyeux ? Pour dîner, pardi !

Rappelons que le dîner est le repas de midi. Le soir, c'est la souper.

Mais la raison principale est un problème de succession, et c'est là où la petite histoire d'Écoyeux rejoint la grande histoire de la France et de l'Europe. Alors, avant de revenir à Écoyeux, rappelons les faits. En France, en cette année de grâce 1700, régnait Louis XIV. Ce sont ses trois petits-fils qui sont dans le carrosse.

En Espagne régnait Charles II. Sans héritier, et sentant la mort venir, le 2 octobre 1700 il fit un testament dans lequel il demandait que Philippe d'Anjou, second fils du Grand Dauphin, devienne l'héritier du trône d'Espagne, à condition que jamais ne soient réunies les couronnes d'Espagne et de France.

Charles II meurt le 1^{er} novembre 1700, il sera le dernier Habsbourg régnant sur l'empire espagnol.

Louis XIV est mis au courant le 9 novembre. Il hésite encore à accepter le testament car il sait qu'il risque d'y avoir un conflit, plusieurs héritiers potentiels réclamant le trône d'Espagne, et parmi eux l'archiduc autrichien Charles de Habsbourg.

Finalement, le 16 novembre 1700, Louis XIV annonce à la Cour qu'il accepte le testament de Charles II d'Espagne. Cette journée est restée célèbre. Le roi de France présente ainsi son petit-fils, âgé de dix-sept ans, qui ne parle pas un mot d'espagnol : « Messieurs, voici le roi d'Espagne ! ». Puis il lui déclare : « Soyez bon Espagnol, c'est présentement votre premier devoir ; mais souvenez-vous que vous êtes né Français pour entretenir l'union entre nos deux nations ; c'est le moyen de les rendre heureuses et de conserver la paix de l'Europe ». Castel dos Rios, l'ambassadeur espagnol, s'exclame : « Il n'y a plus de Pyrénées ! ».

L'acceptation du Roi entraînera un conflit avec les autres nations européennes qui se sentent menacées, conflit que les historiens appelleront « la guerre de succession d'Espagne ». Mais ceci est une autre histoire. Revenons à ce voyage effectué depuis Versailles jusqu'à Madrid, qui fit étape dans la petite paroisse d'Écoyeux.

L'équipage, composé de 33 carrosses, 27 fourgons, 37 surtout (pièces de vaisselle), 50 chariots et 174 chevaux part de Versailles le 4 décembre. Des haltes sont prévues dans plusieurs villes, ce qui sera l'occasion de festivités tout au long du parcours.

En partant de Saint Léger de Melle, l'équipage traverse Brioux, la Ville-Dieu, Aulnay, Les Églises d'Argenteuil, St-Julien de l'Escap, et, après avoir franchi la Boutonne, arrive à Saint-Jean d'Angély. Le Roi et les Princes ont logé à l'abbaye St-Benoît. L'un des chroniqueurs écrit : « St Jean-d'Angély est une petite ville de la Saintonge, située sur la Boutonne, petite rivière qui tombe dans la Charente, au pied d'une colline. Les maisons y sont mal bâties, et les rues étroites, mal pavées. La plupart de ses habitants sont encore de la R. P. R. (protestants) dans le cœur, et n'en font pas mystère ».



Louis, Duc de Bourgogne



Charles, Duc de Berry

Le même chroniqueur raconte : « Le Roi et le duc de Bourgogne passèrent l'après-dînée chez le duc de Berry, parce que la fenêtre de l'appartement de ce dernier donnait sur une basse-cour, où ils s'occupèrent à tirer sur des poules et sur des moineaux ». Drôle d'amusement pour des princes de sang. Je ne sais pas si les propriétaires des volailles ont apprécié. À moins qu'on leur ait donné quelques pièces en compensation.

Le 26 décembre, le convoi se met en marche à destination de Saintes. Dans le village d'Écoyeux, les habitants attendent avec impatience le passage du futur Roi. Ça y est, la foule commence à s'agiter, car on entend le bruit des sabots des chevaux sur la chaussée qui avait été rénovée pour l'occasion. Donc je passe la parole à Monsieur le curé, qui donne déjà le titre de « Roy » au jeune Duc d'Anjou en route pour l'Espagne.

C'est devant l'Hostellerie de l'Écu que « *le Roy a disné en son carrosse* ». Monsieur le Curé a noté avec beaucoup de détails la place des convives à l'intérieur du carrosse, selon une étiquette très précise. « *(Le Roy) occupait le derrière avec Monseigneur le Duc de Bourgogne à sa gauche son frère aîné, et au devant du carrosse Monseigneur le Duc de Berry (son autre frère) tenant la droite, Mes Seigneurs les Ducs de Beauvilliers et de Nouailles à ses costés à la gauche* ».

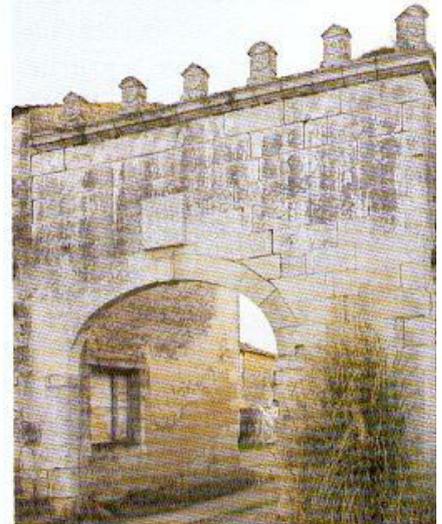
Si Monsieur le Curé s'est approché si près de ces éminents personnages, c'est certainement pour solliciter une aide financière en faveur des ayant-droit « *de pauvres gens* » de la paroisse de Sainte-Même « *qui avoient esté ensevelis sous la chute d'un mur de jardin situé vis-à-vis la porte de l'ancienne auberge de Saint Louis du mesme bourg* ». Sainte-Même est un village situé à environ 5 kms d'Écoyeux en direction de Saint Jean d'Angély.

Et Monsieur le Curé donne le détail des sommes distribuées généreusement par le futur Roi. « *Il fut délivré manuellement à la veuve de Barthélémy Néron dont l'extrait de sépulture est à la fin de la page précédente, la somme de vingt trois Louis d'or de treize liars pièces, et pareille somme fut délivrée à son gendre, et quatre Louis d'or du mesme prix à un homme de Sainte-Même d'où ils estoient tous trois, et un nommé Duret de ceste paroisse eut huit Louis d'or du mesme poids* ».

À la page précédente du Registre, le Curé a en effet noté que « *le mardy jour de Saint Thomas et vingt et unième jour de décembre 1700 fut ensépulture dans le cimettierre d'Escoyeux par moy soussigné le corps de Barthélémy Néron, âgé de soixante ans ou environ, sa profession écardeur de laine, habitant de la paroisse de Sainte Mème, époux de Jeanne Bégusseau, le dit deffunt tué sous les ruines d'un mur vis-à-vis l'auberge de Saint Louis...* ».

Le Curé nous apprend que cet homme travaillait sur ordre du Roi pour « *rendre les chemins viables pour le passage du Roy d'Espagne et de sa maison* ». Pour rendre les chemins praticables, on avait fait venir des pierres de Sainte Mème, et certainement aussi des paroisses environnantes (Brizambourg, Saint Hilaire de Villefranche, Bercloux, Nantillé). Cela faisait partie des corvées auxquelles étaient astreints les paroissiens, pour le compte du Seigneur local ou même pour le compte du Roi. Barthélémy Néron n'a pas eu de chance, mais il était logique que sa veuve perçoive une indemnité.

Le passage de tous ces grands personnages a constitué un événement important pour la petite paroisse d'Écoyeux, et le Père Vicaire Rethoré nous en a fait un excellent reportage. Philippe fut proclamé Roi sous le nom de Felipe V, et le Roi d'Espagne actuel est un descendant direct de cette famille, et donc de Louis XIV.



Vestiges de l'Hostellerie de l'Écu. Le portail est toujours visible à la sortie du bourg d'Écoyeux

Les relations franco-espagnoles : des mariages consanguins

À cette époque, les relations entre la France et l'Espagne sont surtout matrimoniales. Et je crois qu'il n'y a jamais eu autant de mariages consanguins que dans l'entourage de Louis XIV et de ses descendants. L'organigramme de la page suivante vous permettra d'en suivre les complexités.

Louis XIV

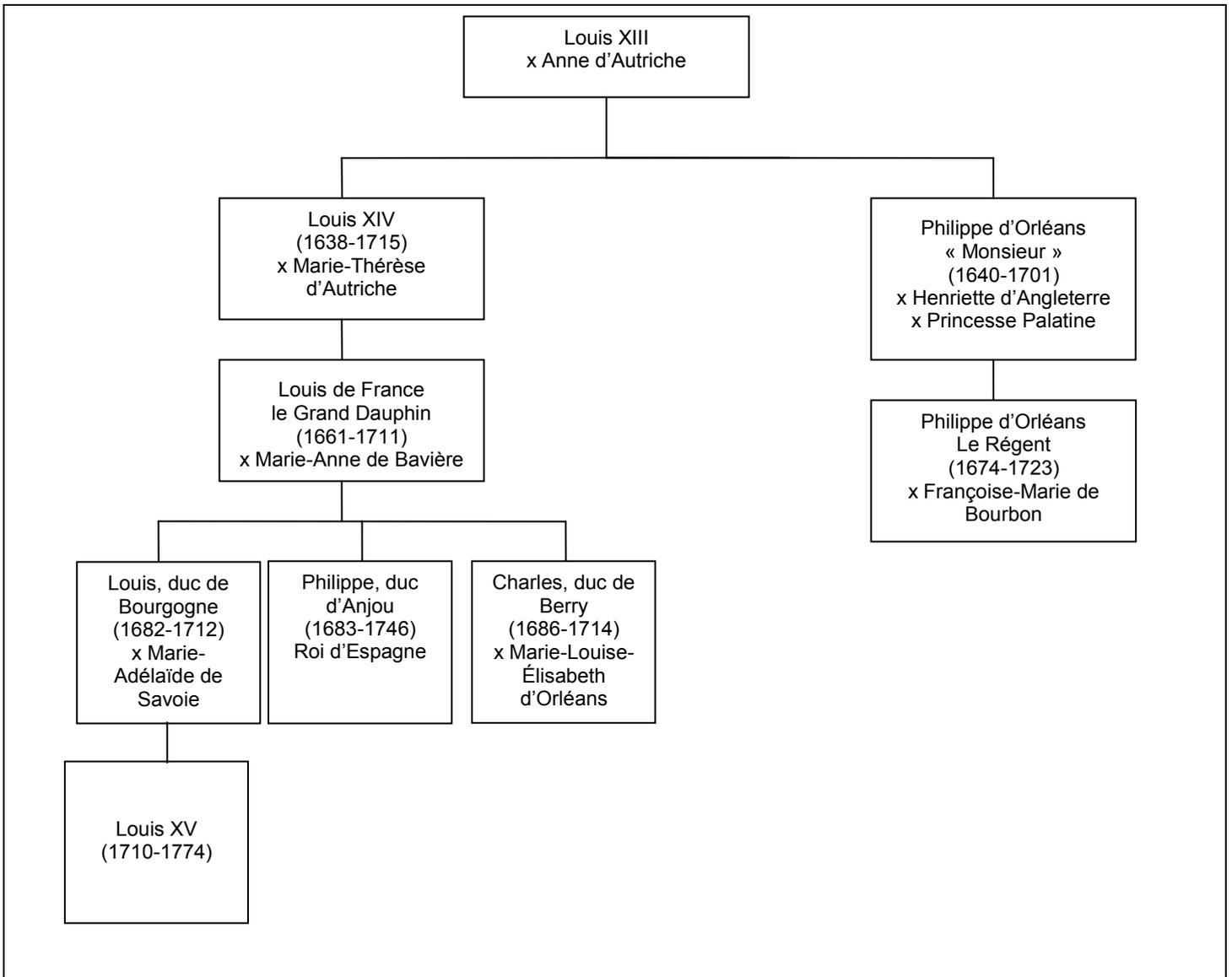
Avec son épouse Marie-Thérèse d'Autriche, le Roi eut six enfants, dont le fils aîné, Louis de France, était nommé le Grand Dauphin.

Mais Louis XIV eut aussi entre quinze et vingt enfants naturels, soit avec des servantes, soit avec deux de ses favorites, la duchesse de La Vallière et la marquise de Montespan. Huit d'entre eux furent légitimés, et le Roi chercha à les marier au sein de la famille élargie.

En ce qui concerne ses enfants légitimes (trois filles et trois garçons) tous moururent en bas âge, souvent de tuberculose, sauf le Grand Dauphin. Ce dernier, après avoir épousé Marie-Anne de Bavière eut les trois garçons qui firent le voyage en Espagne : Louis, Philippe et Charles.



Louis de France, grand dauphin



Le problème, c'est que Louis XIV eut un règne très long, et ses héritiers moururent avant lui : le Grand dauphin en 1711, le duc de Bourgogne en 1712, et les deux premiers fils de celui-ci en 1705 et 1712. C'est donc à Louis, le troisième fils du duc de Bourgogne, qu'échut le trône de France après la mort de son arrière grand-père Louis XIV, en 1715. Or, il n'avait que cinq ans. Il fallait donc un régent.

Le régent

Louis XIV avait un frère, appelé « Monsieur », mais qui aurait plutôt mérité le nom de « Madame ». Paré de bagues, bracelets et pierreries, il préférait s'intéresser aux hommes qu'aux femmes. Et pourtant il se maria, car il le fallait bien.

L'heureuse élue, si l'on peut dire, fut Henriette d'Angleterre, fille de Charles 1^{er} Stuart et Henriette de France. Henriette de France était la fille d'Henri IV et Marie de Médicis, donc la sœur de Louis XIII et par conséquent la tante du Roi soleil et de son frère. « Monsieur » épousait donc sa cousine. Vous me suivez ? Ceci étant, on reste en famille !

Et comme il fallait faire des enfants, « Monsieur » fit contre mauvaise fortune bon cœur : il lui en fit cinq ! Et l'une des petites-filles du couple, Marie-Adélaïde de Savoie, épousa son cousin Louis, le duc de Bourgogne, fils du Grand Dauphin.

Lorsqu'Henriette d'Angleterre mourut, en 1670, on se souvient de l'homélie de Bossuet : « Madame se meurt, Madame est morte ». « Monsieur » dut prendre une seconde épouse : ce fut Élisabeth Charlotte de Bavière, la princesse Palatine. C'était une femme de caractère qui dénotait, par sa franchise, avec les courtisans à la Cour du Roi de France. Elle aurait mérité un mari d'un autre acabit.

« Monsieur » accomplit à nouveau avec plus ou moins de ferveur son devoir conjugal, et c'est ainsi que naquit, en 1674, Philippe, duc de Chartres, qui prit le titre de duc d'Orléans à la mort de son père.

Pour marier Philippe, Louis XIV proposa une de ses bâtardes reconnues, qu'il avait eue avec la Montespan : Françoise-Marie de Bourbon. Autrement dit Philippe épousa la fille de son oncle. Vous me suivez toujours ? Cela ne plut pas à la Princesse Palatine, mais comme c'était la volonté du monarque, tout le monde dut s'incliner.

Avec son épouse, Philippe eut sept filles et un garçon. L'une d'elles, Marie-Louise-Élisabeth, surnommée « Joufflote », s'unit avec son cousin Charles, duc de Berry (fils du Grand Dauphin).

En 1715, à la mort de Louis XIV, Philippe assura la régence du jeune Louis XV, âgé de cinq ans. De cet épisode historique fut tiré un excellent film de Bertrand Tavernier, « Que la fête commence ! », avec Philippe Noiret, Jean Rochefort, et Jean-Pierre Marielle : un film truculent dans lequel on perçoit les frémissements de la Révolution de 1789.

Et à la Cour d'Espagne ? J'y viens. Le régent ourdit une machination destinée, selon lui, à renforcer les liens entre les deux Nations, et qui aboutit à un échange de princesses et à de nouveaux mariages consanguins.



Philippe d'Orléans, régent

La Cour d'Espagne

Un an après son arrivée à Madrid, le Roi Philippe V épousa le 3 novembre 1701 Marie-Louise de Savoie, dont la mère, Anne-Marie d'Orléans, était la fille de « Monsieur » et Henriette d'Angleterre. De cette union naissent quatre fils : Louis, Philippe Pierre, Philippe Pierre Gabriel et Ferdinand.

Après le décès de son épouse, Philippe se remarie avec Élisabeth Farnèse, nièce du duc de Parme qui lui donna sept enfants, dont Marie-Anne Victoire et Marie-Thérèse.



Louise Élisabeth

C'est alors qu'en 1721 le régent Philippe d'Orléans proposa un double mariage, avec échange de princesses. Louis XV, alors âgé de onze ans, sera fiancé à la petite Marie-Anne Victoire, trois ans. Pour le fils aîné de Philippe V, Louis, le régent propose l'une de ses filles, Louise-Élisabeth.

L'échange des princesses se déroula à la frontière espagnole. Cet épisode a donné lieu à un roman de Chantal Thomas et à un film de Marc Dugain.

À la Cour de France, Louis XV ne s'intéressait pas à cette petite fille de trois ans.

À la Cour d'Espagne, Louise Élisabeth, fille un peu rebelle, parvenait difficilement à tenir son rang. Et pourtant elle devint Reine d'Espagne, lorsque Philippe V abdiqua en faveur de Louis, qui prit le titre de Louis 1^{er}. Malheureusement Louis mourut en 1724, et Philippe reprit sa couronne. Louise-Élisabeth devenait inutile, et regagna la France, où elle mourut dans l'indifférence générale.

En contrepartie, la jeune Marie-Anne Victoire regagna la Cour d'Espagne. Elle sera mariée avec le Roi du Portugal.

Quant à Marie-Thérèse, une autre fille de Philippe V et Élisabeth Farnèse, elle se maria en 1745 avec Louis de France, fils aîné de Louis XV. On reste en famille ! Elle mourut après son premier accouchement, et Louis de France se remaria avec Marie-Josèphe de Saxe, qui sera la mère de Louis XVI, Louis XVIII et Charles X.

Charles-François de Broglie, espion de Sa Majesté Pierre Péronneau

En feuilletant le Registre paroissial de Saint-Jean d'Angély, à la recherche de mes ancêtres, mon attention fut attirée par un décès très particulier : celui de Charles-François de Broglie en 1781 :

Le dix huitième d'août mil sept cent quatre vingt un, a été inhumé dans l'église actuellement en construction de l'abbaye de Saint-Jean d'Angély, le corps du très haut et très puissant seigneur, Monseigneur Charles de Broglie, Comte de Broglie, Marquis de Ruffec, Baron des baronnies d'Aisie, Empuré et Martreuil, Seigneur de Nauteuil en Vallée, Canchy, Nouzières, et autres lieux, Lieutenant général des armées du Roi, Chevalier de ses ordres, Gouverneur des ville et château de Saumur, Gouverneur général du Saumurois, Commandant en chef pour Sa Majesté dans le Comté de Bourgogne, et ci-devant son Ambassadeur auprès du Roi et de la République de Pologne, époux de très haute et très puissante Dame Madame Louise-Auguste de Montmorenci, décédé dans la ditte abbaye le seize dudit mois d'août, après s'être confessé et avoir reçu le sacrement d'extrême onction, âgé de soixante-deux ans moins quatre jours.

Ses funérailles ont été célébrées par le R.P. Prieur de la ditte abbaye, assisté de sa communauté, de nous curé soussigné, de notre clergé, des Corps religieux, de MM les Officiers de la Sénéchaussée, et Officiers municipaux de la ditte ville.

Toutes les troupes qui se trouvoient au camp de St Jean d'Angély, ainsi que la cavalerie qui y étoit en quartier, ont pris les armes et lui ont rendu les honneurs militaires d'usage : M. le Marquis de Vogue, Lieutenant général des armées, commandant dans la province, commandoit les troupes du convoi, et M. le Comte de Latour du Pin, Maréchal de camp, menoit le deuil. En présence de M. Guy Martin de Bois Martin, son secrétaire au commandement de Franche-Comté, de MM. D'Ormai, Ayde Maréchal général des logis, employé en Aunis, et de Chancet, ayde de camp du dit feu Seigneur Comte de Broglie, lesquels ont signé le présent acte comme témoins.

La découverte de cet acte de décès m'a fait replonger dans l'excellent ouvrage de Gilles Perrault, « Le Secret du Roi » (1), que j'ai lu il y a quelques années, comme on lit un roman policier.

Ci-contre le portrait de Charles-François de Broglie, peint par Carmontelle.

Charles-François est un très grand personnage, issu d'une famille de haute lignée, puisque l'abbé fait étalage, dans l'acte de décès, de tous ses titres. Après avoir parcouru une bonne partie de la France et de l'Europe, pourquoi est-il venu mourir dans cette petite ville calme de Saintonge ? Que faisait Charles-François de Broglie dans notre région ?

Pour vous mettre l'eau à la bouche, je vous dirai que Charles-François était un espion. Pas un espion du style de James Bond, ou des barbouzes de Lautner et Audiard, ce n'était pas de mise au temps de Louis XV, les choses étaient plus feutrées.

Charles devint le chef de ce qu'on appelait à l'époque « Le secret du Roi » décrit par Gilles Perrault dans son ouvrage éponyme. D'ailleurs le terme est toujours d'actualité, ne parle-t-on pas, de nos jours, de « Services secrets » ?

Il était chargé de missions secrètes, avait des agents répartis dans toute l'Europe, et rendait compte directement au Roi, en dehors de toute voie hiérarchique, ce qui lui valut des inimitiés, notamment de la part de Choiseul ou de la Pompadour. Il côtoya des « espions » professionnels

ou occasionnels, comme le Prince de Conti, le chevalier d'Éon, Voltaire, Casanova, La Fayette ou Beaumarchais.

Mais prenons les choses par le début.

La famille



Blason de la famille de Broglie

La famille, d'origine italienne, s'est implantée en France au début du 17^{ème} siècle. Certains racontent qu'elle est arrivée dans les bagages de Mazarin. Charles-François de Broglie naquit à Paris, le 20 août 1719, dix mois après son frère aîné Victor-François. Le père, François-Marie, comte de Broglie, marié à Thérèse Gillette Locquet de Grandville, eut une carrière militaire bien remplie, et fut fait Maréchal de France en 1734. La même année, Louis XV lui conféra le titre de Duc, titre qui devint héréditaire en faveur du fils aîné, le cadet conservant celui de Comte.

Les deux frères furent enrôlés en même temps, à l'âge de 15 et 14 ans, dans le régiment de leur père en Italie. L'aîné, Victor-François, fut un excellent officier, contrairement à certains généraux bien en cour mais incompetents. Il participa à de nombreuses batailles, et fut fait Maréchal de France en 1759.

L'Empereur François 1^{er} le fit même Prince du Saint Empire romain germanique, en récompense des services qu'il lui avait rendus lors de la guerre contre la Prusse et sa victoire de Bergen. Il fut un éphémère secrétaire d'État à la guerre en 1789, avant d'émigrer comme de nombreux aristocrates à cette époque et de ne jamais revenir en France : il mourut en Allemagne en 1804.

Le cadet, Charles-François, servit en Allemagne dans le régiment de son frère, où il montra beaucoup de courage. Il devint lieutenant général des armées en 1760, puis colonel attaché aux grenadiers du Roi. Les deux frères n'étaient pas très grands, mais comme ils étaient fins bretteurs, l'impudent qui osait railler leur petite taille avait tôt fait de goûter à la saveur de leur épée.



Charles Victor

Le 21 mars 1759, Charles-François de Broglie épousa Louise-Augustine de Montmorency (1735-1817), fille de Louis-François Prince de Montmorency et de Anne-Thérèse Rym, baronne de Bellem. De cette union naîtront plusieurs enfants : Louise (1760–1827), Philippine (1762-1843), Adélaïde (1763-1847), Auguste Louis Joseph (1765-1795), Amédée (1766-1766) et Elzéar Ferdinand François (1768-1837).

Les deux frères étaient à la tête d'une fortune intéressante. Charles reçut de ses parents l'hôtel dont ils étaient propriétaires, rue Saint Dominique à Paris, avec tous les terrains attenants. En 1763, grâce à la dot de son épouse, il acheta, pour une somme de six cent soixante mille livres, la seigneurie de Ruffec à Louis de Rouvroy, Duc de Saint-Simon, et acquit le titre de marquis de Ruffec et de baron des baronnies d'Aizie, Martreuil et Empuré (2). En 1764, il acquit les terres et le château de Canchy, près d'Isigny pour une somme de trois cent mille livres. Victor hérita du domaine et des terres de Broglie, dans l'Eure, qui avaient été érigées en duché du temps de son père (3).

Cependant, comme beaucoup d'aristocrates, Charles trouvait que les revenus rapportés par son capital, de l'ordre de 25 000 livres par an, étaient insuffisants, et adressait au Roi des lettres pour demander, pour lui et son frère, des charges rémunératrices, titres ou gouvernements de provinces. Charles réussit à se faire nommer gouverneur du Saumurois, et Chevalier de l'Ordre du Saint Esprit (4). Quant à Victor, il fut gouverneur des trois évêchés (Metz, Toul et Verdun), puis d'Alsace.

Charles et Victor étaient très proches, à tel point que lorsque le premier était en disgrâce et devait quitter Paris, le second devait faire de même. Et lorsque l'un était attaqué, l'autre arrivait à la rescousse.

C'est lorsqu'il fut nommé ambassadeur en Pologne que Charles fit valoir ses talents de diplomate et commença à pratiquer le « Secret » pour le compte du Roi.

L'aventure polonaise

Le trône de Pologne est un trône électif. Les échanges diplomatiques entre la France et la Pologne débutèrent quand Henri de Valois, futur Henri III, occupa ce trône sur une courte période, entre 1573 et 1574 : la mort de son frère Charles IX, sans héritier, l'obligea à revenir en France.

Depuis cette époque, les relations entre la France et la Pologne sont bonnes. Cependant, ce trône électif constitue une bombe à retardement, chaque puissance voulant pousser ses pions pour nommer un de ses représentants. La France avait besoin de lutter contre les influences russes, anglaises, autrichiennes et prussiennes. Un représentant sur place, pouvant avoir une influence sur les électeurs, était une nécessité.

A partir de 1752, Louis XV prend les conseils de son cousin le Prince de Conti pour sa correspondance secrète avec les ambassadeurs. Conti (portrait ci-contre) sera associé pendant dix ans à la conduite de la diplomatie française. Ministre sans portefeuille, il est placé à la tête du Secret du Roi. Ce réseau, parallèle à la voie diplomatique officielle, avait été installé par Louis XV qui se méfiait de ses propres diplomates. En accord avec le Roi, Conti prévoyait, dans le plus grand secret, de se faire élire Roi de Pologne.

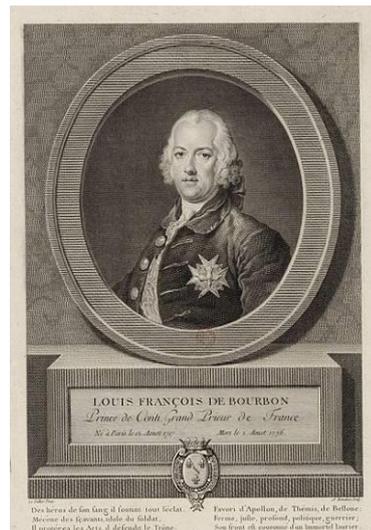
Il fit nommer le Comte de Broglie, qu'il connaissait pour l'avoir vu à l'œuvre sur les champs de bataille, « ambassadeur près le Roi et la République de Pologne » et l'initia au Secret. Charles hésita, car sa position était difficile : il lui faudrait à la fois obéir au Ministre et au Prince, dont les objectifs ne seraient pas toujours en harmonie. Il hésite, mais il reçoit une lettre de mission de la main de Louis XV. On ne peut pas refuser une décision du Roi. Il part donc pour la Pologne, il a 32 ans.

Il s'agit de former un réseau d'alliances pour contrer les vues de la Russie et de l'Angleterre. L'objectif est de lier entre elles la Turquie, la Pologne, la Prusse et la Suède et de casser le traité d'alliance entre la Pologne et l'Angleterre, ce qu'il réussit brillamment peu de temps après son arrivée. En mars 1755, Charles revient à Versailles, où il se démène entre les bureaux du Ministre et ceux du Prince de Conti. En octobre, il reprend la route de la Pologne, assuré par une lettre secrète du Roi qu'il allait recevoir le cordon bleu de l'ordre du Saint-Esprit (4).

Charles envoie à Conti un message codé l'informant que le Roi de Prusse Frédéric II, allié traditionnel de la France, s'apprête à rompre l'alliance et à lancer ses troupes à l'attaque de l'Autriche. En France, le Roi se fâche avec son cousin Conti, et Charles devra désormais communiquer directement avec Louis XV.

En 1757, Charles revient à Paris. Il tente d'obtenir l'ambassade de Vienne, mais il doit se contenter de celle de Pologne, car telle est la volonté du Roi. Il repart à Varsovie, mais fait un détour par Vienne, où il est reçu par Marie-Thérèse (la mère de Marie-Antoinette). L'Autriche est consternée, car Frédéric II a culbuté son armée et met le siège devant Prague pour ouvrir la route de Vienne.

Charles, qui n'est jamais aussi efficace que devant l'adversité, propose à l'Impératrice un plan de défense et d'attaque. Il en résulte une défaite de Frédéric II, et une reconnaissance éternelle de Marie-Thérèse pour « le petit Comte ».



Mais le 5 novembre 1757, l'armée de Frédéric II bat la coalition franco-autrichienne commandée par Soubise à Rosbach. Comme tous les Français, Charles subit cet échec avec honte. Son frère Victor, qui méprisait Soubise, avait combattu avec vaillance, et son plus jeune frère François, Comte de Revel, avait perdu la vie dans la bataille. En l'absence de Soubise, qui « fanfaronne » à Versailles, Victor bat les Prussiens à Bergen, ce qui lui vaudra la reconnaissance de Marie-Thérèse. Mais le retour des généraux incompetents fait perdre aux Français le terrain gagné, et les armées s'enlisent.

En février 1758, Charles quitte la Pologne et demande à rejoindre l'armée de son frère. Le Roi en décide autrement, et le nomme à la tête du « Secret » en remplacement de Conti. Belle promotion pour le « petit Comte », mais à double tranchant, compte tenu du caractère entier et direct de Charles, bien loin des hypocrisies de la Cour.

Charles s'entoure de deux collaborateurs de confiance qu'il a connus en Pologne : Jean-Pierre Tercier et François-Michel Durand. Les messages codés provenant des agents à l'étranger sont envoyés à des adresses prévues dans Paris. Ils sont récupérés par le responsable du Cabinet noir, d'Oigny, puis remis directement au Roi. Celui-ci les transmet à Charles ou à Tercier pour déchiffrement, par l'intermédiaire de son premier valet et d'un homme de confiance du château de Versailles. Les réponses de Charles au Roi suivent le même chemin, sous double enveloppe. Pour masquer les noms, le Roi est nommé « l'avocat général » et Charles « le substitut ».

Personne ne doit être au courant de ce processus, surtout pas les ministres, ni la Pompadour ni la famille des protagonistes. Victor n'a jamais su que son frère faisait de l'espionnage. Charles sait que c'est un honneur d'avoir une correspondance directe avec le Monarque. Mais il comprend qu'en cas de conflit entre la diplomatie traditionnelle et celle du « Secret », le Roi le lâchera.

Le projet d'invasion de l'Angleterre

La guerre de sept ans s'était terminée en faveur des Anglais. La France, par le traité de Paris, perdit entre autre l'Inde, le Canada, et une bonne partie de sa flotte. En 1763, avec l'accord du Roi, Charles de Broglie et ses deux adjoints, Durand et Tercier, préparèrent la revanche avec le projet secret d'envahir l'Angleterre. Seul le noyau dur du Secret est au courant de cette opération : ni le Premier ministre Choiseul ni l'ambassadeur de France en Angleterre ne connaissent le projet.

Pour cela, Charles propose d'envoyer en Angleterre un officier qui avait brillamment combattu sous les ordres de son frère : Louis-François de La Rozière. Sa mission consiste à faire une reconnaissance des côtes anglaises et de l'intérieur du pays en vue de préparer un débarquement. Officiellement, La Rozières va faire du tourisme.

Charles fit également appel au chevalier d'Éon (5), qui fut mis dans la confiance du grand projet, et fut nommé attaché d'ambassade. Charles connaît bien le chevalier qui, lorsqu'il était capitaine des dragons, a servi sous les ordres de son frère. D'Éon revient de Russie, où le Prince de Conti lui avait confié le soin de « distraire » la tsarine Elisabeth 1^{ère}. A Londres il a pour mission, grâce au chiffre qui lui a été confié, de faire suivre les renseignements fournis par La Rozière.

Le problème est que le chevalier est un homme extravagant et incontrôlable : un « fol », dira de lui Sa Majesté. Pour le moment il est seul à Londres et assure l'intérim, le futur ambassadeur, Guerchy, n'étant pas encore arrivé. Il mène grand train, et demande de plus en plus d'argent, car il pense que la confiance du Roi lui assure l'impunité. On le rappelle à Paris mais il refuse de rentrer.



Le chevalier d'Éon

Charles est angoissé, car il a commis une grave erreur. Par principe, les ordres de mission signés par le Roi sont montrés au bénéficiaire, qui signe un document spécifiant qu'il en a pris connaissance, pris ils sont rangés dans un endroit secret. Mais Charles avait expédié à d'Éon les instructions secrètes du Roi. Quelle imprudence ! Si l'ennemi s'en empare, ou si d'Éon, pris de folie, vend les renseignements, c'est la guerre assurée. Le Roi ne peut pas pardonner cette erreur.

Pour Charles, Victor et leurs familles, c'est l'exil au château de Broglie. Charles conserve quand même des relations secrètes avec ses adjoints et se fait tenir au courant des événements. Il envoie même plusieurs lettres à Louis XV qui, malgré l'exil, lui garde sa confiance. Il reste, malgré l'éloignement, le chef du « Secret ».

A Londres, les choses vont mal, et les Anglais durent se dire que, décidément, ces « frenchies » sont incorrigibles. L'ambassadeur Guerchy veut la peau de d'Éon, mais lorsque ses hommes se présentent chez lui pour récupérer les papiers, celui-ci les accueille avec un fusil. Alors Guerchy fait écrire un pamphlet contre le chevalier, puis prépare son enlèvement en faisant venir un navire avec des hommes de main. Mais le chevalier a tôt fait de démasquer l'opération. Et comme personne n'ose s'attaquer à lui car il ne sort que s'il est entouré d'une dizaine de grenadiers à sa solde, et qu'il sait manier l'épée d'une façon remarquable, l'enlèvement échoue.

Depuis son exil, et devant la tournure prise par les événements, Charles demande au Roi de faire revenir le chevalier, avec promesse d'une rente contre remise des documents, mais Louis XV tergiverse. Et pendant ce temps, l'aventure rocambolesque continue de plus belle.

Le chevalier, aussi adroit avec une plume qu'avec une épée, écrit un pamphlet contre Guerchy et ses amis, dénonçant avec beaucoup d'humour et de mauvaise foi des affaires croustillantes les concernant. Comme ce document circule dans toute l'Europe, c'est un grand éclat de rire dans les Cours étrangères.

C'est devenu une lutte sans merci entre les deux hommes. Guerchy attaque en diffamation, mais le chevalier se cache. Et lorsque les agents se présentent pour l'arrêter, ils découvrent son cousin, d'Éon de Mouloize, discutant avec deux jeunes femmes, et repartent bredouilles. Ah s'ils avaient su que l'une des jeunes femmes était le chevalier en personne !

Charles envoie lettre sur lettre au Roi pour le supplier de ramener tout le monde à la raison. Mais les choses empirent lorsque d'Éon accuse l'ambassadeur, preuves à l'appui, d'avoir voulu l'empoisonner. Ce qui est encore plus grave c'est que le Tribunal anglais condamne Guerchy. Il fallut l'intervention du Roi George III, qui voulait éviter un incident diplomatique, pour que l'ambassadeur ne se balance pas au bout d'une corde.

Louis XV prit enfin la décision de faire rentrer en France un Guerchy humilié et un d'Éon triomphant qui reçut une pension et évita la Bastille. Et en février 1764, le Roi autorisa les frères de Broglie à sortir de leur disgrâce. Charles, qui séjournait à Ruffec, revint à Paris. Mais avec tous ces événements, qu'en était-il du projet d'invasion de l'Angleterre ? Contre toute attente, La Rozière fit un travail remarquable de repérage sur les côtes anglaises. Choiseul, mis au courant du projet, entreprit une réorganisation de l'armée, en créant des casernes, des régiments portant chacun le nom d'une province, ayant à leur tête des officiers formés, pour en finir avec ces troupes dépareillées achetées par des aristocrates incompetents. Il fit faire également un inventaire des navires pouvant servir à un débarquement en Angleterre et en fit construire de nouveaux, notamment à Rochefort.

Ce fut le seul élément positif de cette opération. Le projet d'invasion fut abandonné : tant d'efforts et d'énergie, tant de sueur et d'angoisse, tant de péripéties extravagantes pour rien. La revanche, se sera pour plus tard, lors de l'insurrection américaine. Cette affaire montre un aspect important du caractère de Charles de Broglie. Infatigable travailleur, il est tenace, il est fidèle au Roi, il sait se sortir de situations difficiles, et il ne laisse jamais tomber ses agents.

La fin du « Secret »

Le « Secret », qui était étanche à ses débuts, devint de plus en plus poreux. Les ministres se doutaient de son existence, sans en connaître les détails, et Charles subit une véritable haine de la part de certains d'entre eux, notamment le Duc d'Aiguillon, ministre des affaires étrangères.

En outre, on s'aperçut que le code utilisé par les agents à l'étranger avait été découvert par certaines puissances comme la Suède.

En 1773, Aiguillon est informé que Dumouriez a été chargé par le Marquis de Monteynard, secrétaire d'État à la guerre, d'une mission secrète en Suède, et qu'il correspond avec un dénommé Favier, qui travaille pour le Comte de Broglie. Charles n'est pas au courant, mais le Roi ne peut que prendre la défense de son ministre. Favier est jeté à la Bastille, Dumouriez est arrêté, et Charles est à nouveau exilé à Ruffec. Il a 54 ans. Le 10 mai 1774, Louis XV meurt.

Le jeune Louis XVI n'est absolument pas au courant de l'existence du « Secret ». Charles lui adresse un mémoire, expliquant le but et les modalités de fonctionnement. Le Roi l'autorise à revenir à Paris pour s'expliquer. Après enquête, prouvant que Charles ne fit qu'obéir aux ordres de Louis XV, le Roi lève son exil mais lui signifie que le « Secret » est arrêté. Il conseille à Charles de se reposer.

L'aventure américaine

Se reposer ? Charles n'y songe pas, ce n'est pas dans sa nature. Il devient l'adjoint de Victor pour l'administration des trois évêchés. Puis les deux frères sont invités à Reims pour le couronnement de Louis XVI. Comme on parle de plus en plus de l'aide aux « insurgents » américains, il ressort les vieux plans de La Rozière. Charles reçoit La Fayette, qui lui demande conseil, puis Beaumarchais. Il défend le chevalier d'Éon, qui continue à faire de la provocation à Londres, habillé en femme. Il est libre et c'est une nouveauté pour lui, car lorsqu'il était le chef du « Secret » il devait rendre compte au Roi pour toute initiative.

Il piaffe d'impatience lorsqu'il apprend que les navires chargés d'hommes et d'armes, affrétés par Beaumarchais, sont toujours bloqués au Havre. Il est ravi lorsque le convoi lève l'ancre, de plusieurs ports de l'Atlantique pour tromper la vigilance anglaise. La destination est officiellement Saint-Domingue, officieusement l'Amérique : enfin la revanche est proche.

Charles voudrait partir en Amérique, prendre la tête des Français envoyés là-bas, mais c'est impossible, pour les Anglais ce serait un « casus belli ». Un jeune de dix-neuf ans comme La Fayette, passe encore, mais un « vieux de la vieille » comme le Comte de Broglie, jamais.

Il envisage alors de devenir le souverain des Américains comme il l'exprime dans une lettre adressée à son éminence grise, le baron Jean de Kalb (6) :

« Il faut un directeur politique et militaire (à cette Amérique), un homme qui puisse en imposer, la réunir, qui soit capable d'attirer et d'amener avec lui un nombre considérable d'individus ... Vous êtes chargé de faire connaître l'utilité, l'indispensable nécessité du choix du personnage ».

Il dresse ensuite un portrait qui lui ressemble fortement, de ce « *quelqu'un qui aurait l'ambition d'être le souverain de la nouvelle république* ».

C'est on ne peut plus clair. Sa prétention et son narcissisme sont à l'apogée : il avait tenté de devenir premier ministre, puis duc alors pourquoi pas monarque ? Hélas, Versailles s'oppose à ce projet farfelu, sous la pression de Benjamin Franklin. S'en est fini des ambitions d'Amérique de Charles François de Broglie.



Beaumarchais

Alors Charles, sans aucun ordre de mission, décide d'inspecter tous les ports de l'Atlantique et de faire des rapports. Louis XVI décide de rassembler une armée en Normandie, face à l'Angleterre, et c'est le meilleur chef de guerre du moment qui en reçoit le commandement, contre l'avis des courtisans : le Duc Victor de Broglie. Victor est craint des Anglais qui, prévoyant une attaque, maintiennent sur place des troupes et des navires qui feront défaut en Amérique.

Victor voudrait son frère avec lui, mais le Roi refuse : Charles s'occupera des trois évêchés jusqu'à la fin de la guerre. Finalement, Victor avait tellement d'ennemis à la Cour que le Roi le révoque du commandement des troupes.

Pendant ce temps, grâce au travail de Sartine (7), qui permit la construction de navires de guerre, la marine française connaît plusieurs succès sur les Anglais, notamment en Amérique avec l'amiral d'Estaing. En 1780, la France envoie un corps expéditionnaire en Amérique. Les enfants de Victor, et les cousins Lameth, fils de sa sœur Marie-Thérèse, s'embarquent pour participer aux combats. Aucun enfant de Charles, car sa femme lui avait d'abord donné trois filles et son premier garçon était encore adolescent. Peu importe, les frères de Broglie allaient enfin participer à la revanche.

La mort de Charles

Revenons à Charles. Mal vu à la Cour en raison de son langage direct et pas toujours diplomatique, il est victime de malveillance et de propos diffamatoires. Il intente une action en justice, mais perd le procès. Ecœuré, il se retire à Ruffec. Mais jamais un de Broglie ne se laisse abattre, il se lance dans une nouvelle aventure.

Au temps du projet de l'invasion de l'Angleterre, il s'était préoccupé, avec La Rozière, du port de Rochefort, pas très loin de Ruffec. Les travaux de défense avaient été accomplis, mais il restait le problème des marécages qui, dans la région, provoquaient la fièvre et bien souvent la mort. Charles prit l'initiative d'assécher les marais. Il apporta à cette cause, nous dit Gilles Perrault, « autant d'enthousiasme et d'énergie qu'à la cause polonaise ou américaine ».

Le marquis de Voyer, qui était un de ses amis, commandait la Province. Charles et lui firent équipe, et effectuèrent des relèvements sur le terrain. Nous sommes au mois d'août 1781. Après avoir fait manœuvrer les troupes pendant une journée entière, les deux amis s'embarquent sur un canot pour suivre la Boutonne et la Charente, par une chaleur excessive. Arrivés à Rochefort, Charles tombe malade. On veut le persuader d'arrêter son travail, mais il veut continuer.

On le conduisit dans l'abbaye de Saint-Jean d'Angély, en construction mais jamais terminée, et dans la nuit de 16 au 17 août il s'éteint.

Charles fait partie d'une famille qui a fourni à la France, entre autre, trois maréchaux, deux Présidents du Conseil, cinq académiciens et un prix Nobel. Il eut une vie accomplie, sans concessions, au service de la France et de son Roi. Il n'a jamais trahi, il était fier, direct, il n'aimait pas l'hypocrisie des courtisans, et il en a souffert. Mais il a toujours su rebondir, fourmillant d'idées, très apprécié par ses amis, haï par ceux auxquels il n'hésitait pas à dire leurs quatre vérités.

Pour ma part, j'aime bien ce genre de personnage, c'est pourquoi j'ai souhaité lui rendre hommage.

- 1) Gilles Perrault, ouvrage en trois volumes : « Le secret du Roi », « L'ombre de la Bastille » et « La revanche américaine ». Éditions Fayard, août 1996.
- 2) Les baronnies d'Aizie, Martreuil et Empuré étaient incluses dans le Marquisat de Ruffec : <http://pioussay.wifeo.com/marquisat-de-ruffec.php>
- 3) Broglie, dans l'Eure, s'appelait Chambrais avant de devenir un Duché.
- 4) L'Ordre du Saint-Esprit fut institué par Henri III en 1578. Les membres devaient être catholiques, dotés d'une noblesse héréditaire remontant au moins à l'arrière-grand-père, et être âgés d'au moins trente-cinq ans. L'ordre fut supprimé en 1791, rétabli par Louis XVIII en 1814, et définitivement abrogé en 1830 par Louis-Philippe.
- 5) Charles-Geneviève-Louise-Auguste-Andrée-Thimothée d'Éon naquit le 5 octobre 1728 en Bourgogne. Diplômé de droit, avocat au Parlement de Paris, il apprend l'escrime et devient un excellent cavalier. Il parcourt l'Europe pour le compte de Louis XV, habillé tantôt en homme tantôt en femme.
- 6) Jean de Kalb anobli baron de Kalb (né Johann Kalb) (19 juin 1721 – 19 octobre 1780) était un soldat allemand volontaire qui a servi comme major-général dans l'armée continentale pendant la Guerre d'indépendance des États-Unis. Employé au service de la diplomatie secrète du roi de France, il est envoyé dans les colonies anglaises d'Amérique en 1768 pour une mission de couverture afin de déterminer le niveau de mécontentement des colons envers la Grande-Bretagne. Pendant ce voyage, il gagne le respect des colons et adopte leur « esprit d'indépendance ». En 1777, il revient avec son protégé, La Fayette, et rejoint l'armée continentale.
- 7) Antoine de Sartine fut nommé lieutenant général de la police à Paris en 1759, et ses services étaient les mieux renseignés d'Europe. Il fut nommé secrétaire d'État à la marine en 1774. Il est connu également pour sa collection impressionnante de perruques.

Guillot et la propriété des Mouniers Pierrette Rodriguez

Ce texte est paru dans le numéro 113 de la revue du Cercle Généalogique de Saintonge.

L'origine du nom des Mouniers n'est pas connue, c'est sans doute une déformation patoisante de "Meuniers", il y avait peut-être là un moulin à vent sur la colline dominant la ville de Saintes ?

En tout cas le plan des bâtiments est celui d'une villa romaine, une grande cour fermée par des murs, un puits, une mare, des bâtiments s'ouvrant sur cette cour et protégés par des barreaux vers l'extérieur.

À l'époque Gallo-romaine Saintes s'étendait beaucoup plus qu'aujourd'hui, on trouve les ruines d'un amphithéâtre dans la campagne à 8 kms au Sud, et dans le champ devant les Mouniers un tracteur s'est un jour enfoncé, preuve qu'il y a là les restes d'un très ancien habitat. La légende veut d'ailleurs qu'un souterrain relie les Mouniers à l'église de Saint Eutrope à Saintes ; il n'a jamais été trouvé, mais dans un champ derrière les Mouniers un trou non exploré existe.

D'un côté de la cour se trouve le logis du maître, le chai, l'arrière-chai, l'atelier et la chapelle ; le domaine est situé dans la zone de production du cognac, entre les "Bons Bois" et les "Bois Ordinaires". De l'autre côté de la cour sont les communs avec le poulailler, les logements du personnel, la porcherie, l'étable, la grange datée de 1768, l'écurie et le « balet » (hangar ouvert). On accède à la cour par un porche à merlons décoratifs avec une porte piétonne et une porte cochère.

L'architecture est simple. Le logis était agencé à la façon des logis saintongeais, au premier étage la chambre des parents et la chambre de l'enfant unique, au rez-de-chaussée la cuisine et le salon.

Beaucoup plus tard des saignées dans les murs très épais ont permis d'agrandir portes et fenêtres : une date gravée sur une mansarde permet de dater cette opération à 1620. La porte centrale en anse de panier daterait du XVIII^e siècle. Au début du XX^e siècle les quatre pièces étaient partagées par de minces cloisons, faisant de petites chambres et séparant la salle à manger de la cuisine.

Une girouette marque la chapelle carrée à corniche et double génoise ; sur la porte un linteau en pierre réemployée porte une croix et au-dessus est gravée la date 1717 ; Les propriétaires actuels possèdent un manuscrit en latin et en français par lequel l'évêque du lieu autorise qu'on y dise la messe. Un plafond tillé limite la hauteur de la pièce.



Les propriétaires des Mouniers

Avant la famille Guillotin

En 1632, les Mouniers appartiennent à Lancelot BRISSON, procureur au présidial de Saintes. A sa mort, il devait 500 livres tournois à Dame Judith ROBERT veuve POITEVIN, et le 14 mars 1635 les Mouniers sont saisis sur la tête et au préjudice de son héritier Jean BRISSON par le Sr Chauvet, Sergent Royal. Le 9 février 1639 les Mouniers sont adjugés suivant sentence du siège présidial de Saintes à Nicolas BERAUD, avocat à la Cour. Par acte du 19 février 1688 sa veuve Marguerite AYMARD lègue la propriété à son fils Alexandre BERAUD de BELLERIE, écuyer, Conseiller du Roi, Trésorier de France au bureau de Poitiers.

Famille Guillotin et apparentés

Le 5 janvier 1692, par devant Maître Mareschal, notaire à Saintes, René-Louis GUILLOTIN, Conseiller du Roi, Procureur au Présidial de Saintes, achète les Mouniers moyennant la somme de 7 000 livres. Le 10 avril 1692 la vente est ratifiée par Jeanne FUMES, épouse du Sieur de BELLERIE. René Louis Guillotin fait construire la chapelle, et le 21 janvier 1717 obtient du vicaire épiscopal de Saintes, Jacques Lavalette, la permission d'y célébrer la messe.

Le 17 juillet 1744, ses héritiers conviennent d'un partage qui attribue les Mouniers à son fils Joseph-Alexandre GUILLOTIN, échevin de Saintes et Procureur du Roi vers 1730. Ce partage est remis en question par les héritiers d'Ignace Guillotin, frère de Joseph-Alexandre et décédé à St Domingue : Marie-Jeanne Guillotin, veuve de Jean Baury, capitaine de cavalerie à St Domingue cède ses droits sur les Mouniers le 5 juin 1766 ; et Jean-Louis Guillotin de la Vigerie, Lieutenant au Régiment de Bigorre, cède à son tour ses droits le 5 septembre 1768 moyennant « une somme qui lui...est payée ».

Par testament du 27 janvier 1776, Joseph-Alexandre GUILLOTIN lègue les Mouniers à sa fille Marie-Marguerite GUILLOTIN, sœur du célèbre Docteur Joseph-Ignace GUILLOTIN qui a donné son nom bien involontairement à la guillotine. Le testament est ouvert le 1^{er} décembre 1779 devant le Président Lieutenant-général de Saintes mais remis en cause par ses frères qui font appel ! Le 27 février 1782, par devant Me Pasquier, notaire à Saintes, Jean-François de LA CHARLONNIE, capitaine de cavalerie, écuyer, garde du corps de Roi, époux de Marie-Marguerite Guillotin, fait constater l'état de décrépitude des Mouniers. Le 5 août 1788, Marie-Louise Guillotin signe un compromis devant notaire reconnaissant moyennant compensation à sa cousine Marie-Marguerite Guillotin de La Charlonnie la propriété des Mouniers. Et le 25 mars 1814 Joseph-Ignace meurt en désignant sa sœur Marie-Marguerite comme seule héritière.

À sa mort le 27 novembre 1817, ses deux filles Marie-Agathe-Eustelle et Marie-Agathe-Victoire héritent en indivis des Mouniers. Le 11 avril 1834 par acte sous seing privé les deux sœurs se partagent leurs biens et Marie-Agathe-Victoire de LA CHARLONNIE épouse de François DIERES-MONPLAISIR hérite des Mouniers estimés à 40 000 Francs et comprenant alors 50 hectares 97 ares en comptant des prés au Maine de Saint Sorlin et aux Gonds. A sa mort le 17 octobre 1854 sa fille unique Mademoiselle Marthe-Clémence DIERES-MONPLAISIR hérite des Mouniers. Au décès de cette dernière le 15 octobre 1891, son cousin germain, Louis-George DIERES-MONPLAISIR, Commissaire de Marine en retraite, reste seul héritier (inventaire du 12 janvier 1892 par Me Pinasseau notaire à Saintes) et met l'héritage en vente par adjudication « à la bougie ».

La servante des Guillotin aux Mouniers

La butte des Signaux, sur la route de Saintes à Marennes, est un des points les plus élevés du département. Ses fortes rampes sont, de temps immémorial, appréhendées par les charretiers, qui redoutent pour leur attelage traînant une lourde charge les difficultés de la montée au sommet de la côte.

Le versant sud-ouest de la colline descend vers la vallée de la banlieue de Saintes, allant de Saint-Eutrope à Pessines. Tout en haut, sur le plateau, s'étend le domaine de la Ferlanderie, et, plus bas, presque caché au creux du vallon, celui des Mouniers.

Le soir de la Saint-Jean de l'année 1750, une carriole de poissonnier, recouverte d'une bâche en toile grise sous laquelle étaient entassés les mannequins de coquillages, de sardines, de soles et de loubines, gravissait lentement la côte montant du Rousselet vers les Signaux. Pour alléger l'attelage, le conducteur était descendu et, aussi, une jeune fille qu'il avait pris le matin à Marennes, au lever du soleil, et laquelle il avait offert gracieusement une place dans sa voiture. C'était une paysanne d'Oléron, que ses parents avaient placée comme servante chez Me Guillotin, avocat au présidial de Saintes, propriétaire des Mouniers.

Parvenu au sommet de coteau, la carriole s'arrêta. Pendant que soufflait le cheval, le sardinier - on appelait ainsi les marchands de poisson ambulants - prit sous la bâche un paquet peu volumineux qu'il remit à sa voyageuse d'occasion. C'était toute la garde-robe de la petite servante, soigneusement enveloppée dans un devant de futaine grossière. Le bagage était plutôt mince. Il indiqua ensuite à la jeune fille le petit routin, descendant dans la vallée des Mouniers, qu'elle devait suivre pour arriver chez ses maîtres. Un remerciement, un « au revoir, Mam'selle ! », et le sardinier, remontant dans sa voiture, continuait sa route vers Saintes.

Marie-Anne – qui s'appela bientôt plus brièvement Marianne – avait vingt ans. Ses parents l'avaient placée dans la famille Guillotin, originaire de l'île d'Oléron, avec l'assurance qu'elle s'y trouverait bien. Ils ne se trompaient pas, puisqu'elle y resta près de soixante-dix ans.

La jeune fille, en suivant le sentier qui dévalait vers les Mouniers, avait le cœur gros. Après avoir laissé les siens la veille au soir, elle était venue coucher chez une tante à Marennes, pour repartir à l'aube et s'éloigner de son village natal sans savoir ce que lui réservait la destinée. Elle allait dans l'inconnu chez des inconnus. Il ne faut pas croire que les pauvres, souvent privés du nécessaire au foyer familial, ressentent moins que d'autres les effets de la séparation, alors même que cette séparation doit améliorer les conditions matérielles de la vie. Marie-Anne aimait profondément sa famille et éprouvait une grande peine à la quitter. Il n'avait rien fallu moins, d'ailleurs, outre les instances de Mme Guillotin, que ses bonnes promesses, pour la décider à partir au loin.

Le trajet de Marennes à Saintes n'avait pas été de nature à beaucoup reconforter la jeune fille. Il avait duré près de dix heures, avec une suite d'incidents inévitables à cette époque. A Cadeuil, le sardinier s'était arrêté pour boire chez un tavernier. A Nancras, station près des vieilles halles à piliers grossiers, qui existent toujours, pour servir une riche famille bourgeoise du lieu. Devant la grande allée du château de Balanzac, il avait fallu claquer son fouet en attendant la venue du majordome du seigneur. Celui-ci avait le droit de prendre dans les mannequins le plus beau poisson qui s'y trouvait. C'était une redevance seigneuriale obligatoire. On avait dû descendre, subir les investigations et les exigences du personnage.

A l'auberge des Planches, un quart de lieue plus loin, arrêt pour la « dînée ». Au milieu des rouliers atablés, Marie-Anne dut prendre place et subir les quolibets grivois des uns et des autres. A la Clisse, nouvelle station. Un corps de gardes-sel étaient là pour visiter les chargements qui passaient sur le grand chemin. Les gabelous brassèrent tous les mannequins. Le baluchon de Marie-Anne fut bousculé sans ménagement.

Le soleil disparaissait derrière les bois de Pessines quand la jeune fille arriva aux Mouniers. Mme Guillotin et ses enfants passaient l'été à la campagne. La nouvelle venue trouva à son arrivée une famille heureuse dont l'aimable accueil dissipa sa tristesse. Après quelques jours de service, elle regretta moins d'avoir abandonné son île pour aller au loin gagner sa vie. Elle devint bientôt la camarade des enfants et eut, dès le début, une préférence pour l'un d'eux : le petit Joseph-Ignace, qui avait alors douze ans.

Les années passèrent. L'existence de Marianne se partageait entre Saintes et les Mouniers, suivant le bon plaisir de ses maîtres. Elle vit mourir, encore jeunes, plusieurs des filles Guillotin. Peu à peu la famille s'effrita. Joseph-Ignace entra dans un collège de Jésuites et se destina à l'état ecclésiastiques. Il ne venait que rarement à Saintes ou aux Mouniers, mais avait toujours un mot aimable pour Marianne. C'était une nature douce, presque un timide, dont la bonne humeur forçait la sympathie. Un jour la servante apprit que son jeune maître abandonnait les Jésuites pour aller étudier la médecine à Paris.

Sans se rendre compte pourquoi, elle en éprouva de la satisfaction. Il y avait vingt ans qu'elle était au service des Guillotin, on la considérait un peu comme de la famille. Tous les événements qui s'y produisaient ne pouvaient la laisser indifférente. Elle comprit que Maître Guillotin et son fils Joseph-Ignace n'étaient pas toujours d'accord. Elle entendit souvent Marie-Marguerite, sœur cadette du docteur, plaider la cause de son frère.

Marie-Marguerite Guillotin se maria en Angoumois. Elle reçut en dot le domaine des Mouniers, mais elle ne vint jamais l'habiter. Après la mort de M. et Mme Guillotin, les Mouniers furent exploités par des métayers. La vieille domestique de la famille y resta pour entretenir et garder les meubles et aussi pour y recevoir, quand il prenait ses vacances, le docteur Guillotin, devenu professeur de pathologie et d'anatomie à l'Ecole de médecine de Paris.

C'était une fête pour Marianne que l'arrivée de Guillotin. Le bon docteur passait généralement deux mois d'été dans le vieux logis familial. La servante dévouée qu'elle y retrouvait chaque année lui faisait aimer encore davantage cette solitude rustique. C'était un philosophe, qui se plaisait au calme des champs, qui passait de longues heures à rêver à l'ombre d'un charme séculaire planté par ses ancêtres auprès d'une chapelle où les vicaires de Saint-Eutrope étaient souvent venus dire la messe autrefois. Il était sensible aux prévenances de la fidèle Marianne, heureux de rencontrer chez une humble servante tant de sentiments affectueux et dévoués, et, comme il ne dédaignait pas les charmes d'une table bien servie, il appréciait particulièrement les plats savoureux qu'elle lui préparait.

Quand Guillotin traversait la basse-cour, il s'amusait à regarder sa domestique occire des poulets, des lapins ou des canards. Le professeur d'anatomie suivait avec attention les contorsions du lapin assommé d'un coup de poing, celles du poulet saigné ou du canard dont on tranche le cou avec une serpe. Il semblait étudier avec intérêt, sur des animaux domestiques, les phases de la mort produite par des moyens différents. L'homme de science faisait des réflexions techniques que Marianne ne comprenait pas, et dont souvent elle souriait. Elle a été persuadée, dans la suite, que c'est parce qu'il avait vu couper le cou à des canards, dans la cour des Mouniers, que Guillotin avait préconisé l'emploi du même procédé pour les condamnés à mort. Le récit que lui fit plus tard son maître de l'historique de la guillotine ne parvint pas à la convaincre ni à changer son idée première.

Joseph-Ignace Guillotin, député du tiers Etat de Paris à l'Assemblée Constituante, se rangea, dès les débuts de la Révolution, parmi les plus ardents défenseurs de l'égalité. Il n'admettait pas – le maintien de la peine de mort avait été voté – qu'il y eût inégalité dans les supplices. Il s'éleva énergiquement contre la potence, contre la roue et d'autres modes d'exécution barbares qui étaient comme un privilège de châtiment, selon la qualité sociale du condamné. C'est dans cet état d'esprit qu'il proposa à l'Assemblée un système d'exécution unique, égal pour tous, et fit adopter le principe d'une machine dont le jeu trancherait rapidement la tête de la victime. Si la motion de Guillotin fut votée, c'est le docteur Louis, médecin de Louis XVI, qui eut la mission d'étudier le meilleur procédé de décollation.

Un nommé Schmitz, fabricant de pianos, s'inspirant d'un dessin d'Albert Dürer, de Nuremberg, que lui avait communiqué le greffier du Tribunal de Strasbourg, construisit la première guillotine. On raconte à ce sujet une anecdote. Le docteur Louis, dont les appartements étaient aux Tuileries, fit venir Sanson, l'exécuteur de Paris, pour lui soumettre les plans de la sinistre machine. Lorsque Sanson entra dans le cabinet du médecin, il était accompagné d'un personnage qui n'était autre que le roi. Le modèle dessiné par Schmitz présentait le couperet de la guillotine sous la forme d'un croissant destiné à emboîter le cou du condamné. Louis XVI, après avoir examiné le dessin, porta la main à son cou qu'il avait assez gros, et dit à Sanson : « Ne croyez-vous pas que la forme du tranchant est vicieuse ? Elle ferait, très certainement, éprouver un cruel supplice au patient s'il avait le cou un peu fort ».



L'infortuné roi ne pensait pas, en faisant cette remarque, au sort tragique qui lui était réservé. S'inspirant de cette réflexion, le docteur Louis décida que le couperet serait triangulaire, et c'est sous cette forme que la guillotine fonctionna pour la première fois en France, le 25 avril 1792.

Cette histoire des origines de la guillotine a été souvent racontée, aux Mouniers, par Guillotin à ses intimes, devant la vieille Marianne, cruellement affligée de voir le nom de son maître donné à une machine de supplice dont il n'était nullement l'inventeur. La bonne paysanne ne comprenait rien à la politique, et souvent, dans la chapelle des Mouniers, elle allumait un cierge et priait pour l'excellent médecin qu'elle affectionnait et qu'elle savait incapable d'actions méchantes

Pendant la Révolution, Marianne éprouva des émotions diverses. Un matin, elle vit arriver Guillotin, accompagné des conventionnels Lequinio et Bernard des Jeuzines, en mission à Saintes. Ils étaient précédés d'une renommée si terrible que la brave domestique trembla de tous ses membres en servant le déjeuner. Elle fut tout étonnée en entendant la conversation des convives. Ce fut, pendant les repas, une dissertation sur la philosophie, les réformes sociales, la protection des humbles, la sauvegarde des libertés populaires. Ces trois hommes lui apparurent comme ayant des idées communes. Pas un mot de colère, de haine ou de châtiment ne tomba de leurs lèvres. Marianne n'en voulut plus à Guillotin d'avoir admis dans sa compagnie Lequinio et Bernard, et fut persuadée, ce jour-là, que les hommes valent souvent mieux que la réputation qui leur est faite par l'opinion publique.

Le docteur Guillotin mourut vers la fin de l'Empire. Sa sœur, par testament, avait laissé une petite rente à Marianne, ainsi que la jouissance de son logement aux Mouniers jusqu'à la fin de sa vie, à charge d'entretien du logis et de conservation des portraits de famille. Ces portraits ont été retrouvés intacts, soixante-dix ans plus tard, et dispersés aux enchères publiques lors de la vente du domaine. La bonne servante vécut quelques années après la mort de son maître, et s'éteignit, presque centenaire, fidèle au souvenir, robuste dans sa verte vieillesse. Chaque dimanche elle montait à Saint-Eutrope entendre la messe, après avoir, pendant la semaine, prié dans la chapelle des Mouniers pour le repos de l'âme de celui qu'elle avait servi avec tant de dévouement.

Comble de malheur pour cet homme plein de compassion, l'imaginaire collectif donna, à un instrument de mort, le nom de guillotine, qu'il ne cessera d'appeler "la tache involontaire de ma vie". C'est ce qui fera dire à Victor Hugo : "Il y a des hommes malheureux. Christophe Colomb ne peut attacher son nom à sa découverte ; Guillotin ne peut détacher le sien de son invention". Quant à Marianne, elle ne fut pas moins affligée de constater que le souvenir de son maître restait entouré d'une auréole sanglante. Elle est morte persuadée d'avoir servi pendant plus d'un demi-siècle un homme essentiellement bienfaisant, humanitaire et bon, emportant dans sa tombe la certitude qu'il y a, parfois, de nobles caractères dont la mémoire est victime des arrêts de l'Histoire.



Portail d'entrée des Mouniers

Sources :

- Documents personnels des propriétaires actuels
- Paul Dyvorne, Folklore saintongeais, éd. Delmas 1935

Anthelme Collet, mon bagnard préféré

Jean Pouvreau

Jean Pouvreau, ancien Vice-président de la Société des lettres de Saintonge et d'Aunis, a navigué sur toutes les mers du globe.

Il nous raconte cette histoire extraordinaire mais véridique, une histoire qui pourrait faire l'objet d'une série télévisée.

Avant-propos

Le bagne de Rochefort fut créé par Louis XV et inauguré en 1776. Il exista pendant presque un siècle, et fut supprimé par Napoléon III en juillet 1852. Environ 40 000 bagnards y furent prisonniers. Parmi eux, de pauvres hommes qui, de nos jours, ne seraient pas condamnés devant un tribunal. Mais il y avait également de dangereux bandits (assassins, violeurs, etc.).

Le gros de la population du bagne était composé de voleurs. C'est l'histoire de l'un d'eux que je vais vous raconter. J'ai fait de nombreuses conférences sur le bagne de Rochefort, que j'ai longuement étudié, et je dois avouer qu'Anthelme Collet est mon « bagnard préféré ». Je lui ai souvent tenu compagnie, car son crâne est exposé au musée de l'École de santé navale de Rochefort.



Anthelme Collet

Il s'appelait Anthelme Collet. Personne au monde ne fut certainement aussi mystificateur que lui. Son itinéraire est absolument incroyable. Il changea de nom une centaine de fois. Il commit les vols les plus inimaginables.

Mais en étudiant le bagne et la vie des bagnards, Collet reste pour moi quelqu'un de sympathique et de très attachant. Il faudrait un livre entier pour raconter sa vie, dont je ne ferai qu'un petit résumé.

On ignore ses origines, mais on sait qu'il naquit vers 1772 à Belley, dans le département de l'Ain. Son père était menuisier-ébéniste et sa mère, Claudine Burtin, tailleuse en robes. Il fut élevé et instruit par le curé de Saint-Vincent à Châlons-sur-Marne. Son éducation fut sévère mais fructueuse, car il était supérieurement intelligent.

Il entra à 16 ans au Prytanée de Fontainebleau, et en sortit à 18 ans avec le grade de sous-lieutenant. Peu de temps après, il fut affecté au 45^{ème} régiment de ligne avec le grade de capitaine.

On apprend qu'il fut blessé au siège de Brescia en Italie, et peu de temps après, on ne sait pas pourquoi, il déserta alors que s'annonçait pour lui une carrière prestigieuse. Il faut préciser par ailleurs qu'il avait une très grande culture religieuse : le brave curé qui l'avait élevé lui avait donné des cours de théologie.

Après sa désertion, il s'adresse au secrétariat du cardinal Fesches, l'un des plus proches collaborateurs du Saint-Père.

Le secrétaire du prélat était l'abbé Foé. Collet se présente comme officier français connaissant bien le milieu clérical, et est de suite admis à la table de

Son Eminence.

A peine dans la maison il dérobe, dans le secrétariat du cardinal, des modèles d'actes de prêtrise pour s'en servir plus tard, le cas échéant. Le cardinal partit en mission pour la France avec tout son état-major et Collet, qui avait acquis les bonnes grâces de tous, se joignit à eux.

Mais à la frontière le cardinal apprend que Collet est un officier déserteur, et qu'il faut l'arrêter. A ce moment-là, Collet n'était pas encore sur le territoire français, et son Eminence fit vite demi-tour pour prévenir son protégé. Il lui établit un passeport en règle, et lui remit une très importante somme d'argent, ce qui lui permit de se reposer à la campagne du côté de Côme.

Grâce aux actes de prêtrise qu'il avait volés, Collet devient abbé. Il enfila une soutane, rend visite au curé de l'endroit, et lui emprunte une importante somme en or.

Il s'enfuit aussitôt, et on le retrouve dans les montagnes du Piémont. Là il monte en grade : il se procure une soutane violette et le voilà devenu évêque. Il est alors entouré de toutes les âmes dévotes de la région. Il loue une calèche et se dirige vers Nice sous un autre nom. Il est reçu en grande pompe, et très affectueusement, par l'évêque de Nice, auquel il montre la bulle de sa nomination. On l'invite à célébrer la grand' messe du dimanche, mais par humilité il refuse.

Comme l'évêque de Nice doit ordonner de nombreux prêtres, il lui demande de lui faire l'honneur de les ordonner à sa place. Ne pouvant refuser une seconde fois un tel hommage, il procède à l'ordination de 33 prêtres et autant de diacres. Après l'ordination, il récite tout bonnement un sermon de Bourdaloue qu'il connaissait par cœur, et eut un grand succès.

Sur le point d'être démasqué, il prend la fuite sous le nom de Monseigneur Passerali. Il arrive à Perpignan, toujours habillé en évêque, raconte qu'il a été arrêté par des bandits, volé et dépouillé. Aussitôt toutes les autorités religieuses s'agitent en sa faveur. On organise une grande quête qui rapporte à « Monseigneur » 8 000 francs. C'est alors qu'il abandonne sa carrière ecclésiastique et qu'il s'enfuit à nouveau.

On reste ensuite quelque temps sans entendre parler de lui. On le retrouve à Nîmes où, nanti d'une commission d'inspecteur général de l'armée, il se présente au commissaire afin d'inspecter les registres. L'étonnement est grand car sa mission n'est précédée d'aucune lettre officielle. Mais avec le ton d'un grand chef il raconte que sa mission devait être entourée du plus grand secret car il devait collecter des fonds pour l'organisation de l'armée de Catalogne, qui en fait n'était représentée que par lui-même.

Tout se déroula comme il l'avait espéré. Il portait un grand uniforme, il était couvert de décorations, et c'est sans problème qu'il réunit la somme phénoménale de 300 000 francs or. Au bout de quelques jours le ministre, avisé, donne l'ordre de l'arrêter et surtout de récupérer l'argent. Trop tard, l'oiseau s'est envolé. Son signalement est alors donné partout.

Un jour, il se présente, en grand uniforme, chez un Préfet et demande de passer une inspection. Il félicite le Préfet au comble du bonheur, mais il est arrêté et emprisonné à Nîmes. Le Préfet qui avait été trompé donnait une grande réception, et il voulait, pour divertir ses invités, leur montrer celui qui l'avait si bien berné.

Encadré par deux gendarmes, Collet est amené à la Préfecture. On le met à l'office en attendant de le faire entrer dans la salle de réception, et on sert à boire aux gendarmes, dont l'attention se relâche un instant. Collet en profite, endosse la veste et le bonnet d'un cuisinier et, prenant le temps de voler un magnifique plat d'argent il se sauve.

Il se rend alors à Saumur, se prétend chirurgien major, et parcourt successivement plusieurs provinces en commettant de nombreux larcins. En 1819, on le retrouve chez des religieux à Toulouse. Il se présente chez le Père Antoine Ferré, supérieur des écoles chrétiennes de la ville, lui raconte qu'il veut créer un noviciat, qu'il est très riche, qu'il possède plus de 24 000 francs, et demande le nom d'un notaire afin de trouver la propriété ad hoc, et d'établir les actes.

Un jour, il se présente au réfectoire du noviciat des écoles chrétiennes et s'adresse ainsi aux pensionnaires :

« Mes bien chers frères, vous m'avez désobéi car vous avez commis des indiscretions alors que notre projet était secret. Pour vous punir, vous devez aller dans le nouveau noviciat pour participer aux travaux d'aménagement ».

Et voilà tout le monde parti, le Père Ferré en tête. Seul dans la maison, Collet s'empare de tout ce qui a de la valeur et, plein d'humour, il laisse une paire de lunettes avec ce mot : « Pour vous aider à voir plus clair une prochaine fois ». Il est alors condamné par défaut par le tribunal de Toulouse à dix ans de bagne. Le Père Ferré, qui avait porté plainte, faisait une bien triste figure devant le Tribunal ...

C'est alors qu'on retrouve Collet en Dordogne, à la Roche Beaucourt. Il vient louer un appartement chez un commissaire de police. Oui, chez un commissaire de police !!! Il sait très bien qu'on ne viendra pas le chercher en ces lieux. Effectivement le brave commissaire avait reçu depuis longtemps le signalement de Collet, qui ne s'appelait plus Collet depuis belle lurette, et il n'eut jamais l'idée de faire le rapprochement avec ce locataire parfait qui avait tant de culture.

Collet vécut là des jours paisibles sous la protection de la police. Il avait de nombreux amis, assistait chaque dimanche à la messe, bref un citoyen exemplaire.

Mais cette vie calme finit par lasser notre ami. Il prend le nom de Gallat et part au Mans, où il achète la terre de La Roche Beaucourt. C'est à cet endroit qu'il est arrêté.

Pour tous les méfaits cités, il écopa de vingt ans de bagne. Il fit tous les bagnes : Toulon, Brest, Lorient et enfin Rochefort où il mourut, le 24 novembre 1840. Durant tout le temps passé à Rochefort, il disposa toujours d'énormes sommes d'argent. On suppose que l'immense fortune qu'il avait accumulée avait été confiée à un ami très sûr qui l'approvisionnait.

*

* * *

J'ai dit que parmi les bagnards de Rochefort il était celui pour lequel j'avais le plus de sympathie. Lorsqu'il fut jugé il dit ceci : « Monsieur le Président, si tous les actes qui me sont reprochés avaient généré la moindre goutte de sang, je ne serais pas devant vous aujourd'hui ».



Carte de la Saintonge de 1650

Le Boutillon des Charentes

Rédacteur en chef : Pierre Péronneau (Maït' Piârre)
pperonneau@orange.fr

Conseiller : Charly Grenon (Maït' Gueumon)

Webmaster : Benjamin Péronneau (Le fi à Piârre)

Site internet : <http://journalboutillon.com/>

Page Facebook : <https://www.facebook.com/journalboutillon>